

CONCETTA LA MAZZA

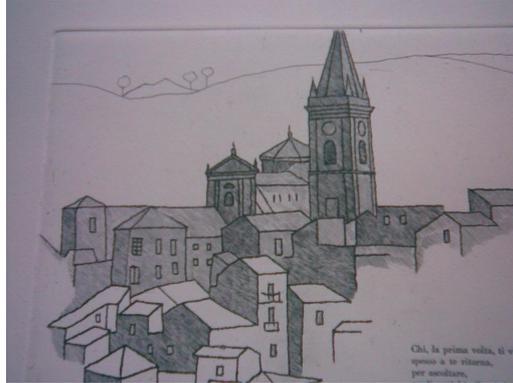
Au-delà du ciel bleu



Biographie

Concetta La Mazza est née à Novara di Sicilia en 1936, fille aînée de Domenico La Mazza et Teresa Correnti. En 1950, après une douloureuse période de "confinement" à sa tante maternelle, elle rejoint ses parents à Domodossola, où elle réside toujours avec son mari Giuseppe. Il a trois enfants: Armando, Luciano et Daniela. Récemment, le désir irrésistible de se souvenir de son enfance à Novare s'est glissé dans son esprit et voici la naissance de ce journal intime et personnel, mais plein d'anecdotes et de références à l'environnement de cette époque: la ville, la campagne, les gens, les habitudes, traditions de ce territoire dans les années sombres de la Seconde Guerre mondiale.

L'énergie primordiale de l'écriture



La petite Concetta est confiée à ses oncles et forcée contre son gré de vivre à Castrangia dans un taudis loin de la ville et de ses compagnons. Il parcourt ainsi sa Via Crucis personnelle dans la solitude pendant les dures années de guerre entre faim, ignorance du temps, superstitions et maltraitance. Après la guerre, l'inévitable émigration et les débuts naturellement difficiles dans le nord.

Tout cela est raconté à travers les yeux d'une petite fille qui revisite les phases de sa croissance en mémoire et qui avec une fraîcheur surprenante et un subtil fil d'ironie nous redonne le plaisir de lire - enfin - une histoire emblématique de notre communauté familiale, capable de nous émouvoir profondément et qui appartient à chacun de nous.

Dans ce court roman de Concetta La Mazza, l'écriture subvertit toute règle et revient à ses origines, dégagée de tout schématisme formel, mue par une vitalité interne arcanique, elle devient un fleuve déchaîné qui submerge tout, c'est la pluie torrentielle de l'âme.

Les figures des oncles, Antonia et Michele, sont mémorables, tout comme l'image de Novara reste aussi généreuse, enveloppante et douce que dure et dure.

Enfin, le difficile passage à l'adolescence où l'irréparable se produit, mais la petite Concetta ne cède pas au destin tragique, grâce à son courage et à son espoir inébranlable en l'avenir, grâce à ses yeux qui ont su regarder... au-delà du ciel bleu!

NINO BELVEDERE



" L'épreuve a commencé pour moi. Il faisait sans doute une chaude journée, l'été 1938 commençait, j'avais deux ans et ma tante est venue me chercher. Dans un sac en tissu elle a mis un chemisier et deux paires de culottes, puis inconsciente de tout je sortais de chez moi. J'étais si petit que je ne pouvais pas réaliser que ma Via Crucis commencerait ce jour-là.

Au-delà du ciel bleu

Chapitre premier - La maison paternelle



C'est maintenant une vieille ruine inhabitée, étouffée par les toiles d'araignées et rongée par les mites mais, il y a longtemps, à Novara, une ville située sous une majestueuse forteresse sur les montagnes de Messine, dans une ruelle du quartier d'Engia, il y avait une maison près de la fontaine. La porte d'entrée ouvrait sur un escalier intérieur qui menait au premier étage où se trouvait une petite pièce avec une planche de bois: c'était la chambre. Vous êtes monté à l'étage et il y avait la cuisine, si vous pouviez l'appeler ainsi. Dans un coin, il y avait une dalle de pierre sur laquelle le feu était allumé et un trépied en fer qui servait à soutenir la marmite de pâtes. En face, accrochées au

mur d'un noir de jais, une pelle en bois, deux passoires, une petite et une grande, le four à pain, à côté un coffre à moitié pourri, une table, deux " furrizzi " et une chaise branlante. Enfin il y avait une chambre, avec un petit balcon donnant sur la ruelle, où il n'y avait qu'un lit simple. Ce trou était le royaume où vivait son grand-père, veuf en 1934. Des latrines en pierre avec un couvercle en bois avaient été aménagées sous l'escalier. Comme il n'y a pas d'égouts, ces derniers ont dû servir à atténuer la puanteur qui s'en dégagait. Naturellement, la maison manquait d'eau courante et d'électricité, commodités que même les barons n'avaient pas à l'époque. À côté se trouvait une porte en bois qui menait à la poutre où les poules se perchaient sur le bois.

Dans ce coin, hors de ce monde, ma mère, qui était couturière, vivait avec mon grand-père, deux frères et une sœur, tous plus âgés qu'elle, étaient mariés et vivaient également à Novare. Ma mère était blonde, mince, de carrure très frêle, elle avait des traits très fins et ce qu'on remarquait le plus sur son visage, blanc comme du lait, c'étaient deux grands yeux bleus, presque toujours effrayés et tristes. Peut-être la mort soudaine de sa mère, alors qu'elle avait vingt-quatre ans, avait-elle été la cause de sa fragilité physique et morale.

Quelques années après la mort de ma grand-mère, ma mère, grâce à l'intervention d'une de ses marraines, rencontra son prince charmant. Mon père appartenait à une famille noble de Badiavecchia, qui tenait une taverne avec un bureau de tabac et des denrées alimentaires. C'était une famille de travailleurs acharnés, et mon père était un homme, de l'avis de tous, très beau, grand, brun, sûr de lui et entreprenant. Il habitait un hameau éloigné de la ville: à pied, d'un bon pas, il arrivait en une demi-heure. Son père transportait du charbon de bois. La mère était une femme dynamique, le matin elle se rendait à Novare

avec la mule pour acheter les articles qu'elle fournissait dans la boutique: tabac, sel et comestibles. Il s'habillait toujours élégamment avec un grand châle noir autour du cou, il achetait aussi le journal pour tenir les clients informés. C'était la seule boutique du hameau et le bien-être dans cette maison, bien qu'il y eût huit bouches à nourrir, ne manquait pas.

Tard dans la soirée, il aidait ostensiblement ses clients désormais éméchés - et son portefeuille - en diluant le vin avec du soda coloré. Comme les enfants n'héritent pas toujours du travail de leurs parents, mon père avait appris le métier de cordonnier. Après des fiançailles qui ont duré quelques mois, mon père et ma mère, une fois mariés, sont allés faire leur nid d'amour dans la maison près de la fontaine du quartier Engia. Exactement neuf mois plus tard, je suis arrivé dans ce monde et, selon une coutume sacrée du Sud, j'ai été nommé d'après ma grand-mère paternelle, Concetta. Malgré mon jeune âge j'avais la peau foncée et ridée, je pleurais tout le temps. Papy, comme nous n'avions pas de berceau, était obligé de me bercer toute la journée dans ses bras, la nuit je dormais dans le grand lit avec papa et maman. Au dire de tous, j'étais très laide et insupportable. Quelques mois plus tard, le travail se faisant rare dans le pays, mon père décida d'aller travailler en Sardaigne. Quand il est parti pour l'autre île, il a laissé sa mère avec le bébé qui pleurait et une autre créature donnant des coups de pied dans son ventre.

Quand j'avais vingt mois, ma sœur Rosa est née. Le nom venait de la grand-mère maternelle. Contrairement à Concetta, Rosa - toujours selon ma mère - était belle, avec un teint blanc et rose, des cheveux bruns qui encadraient un visage harmonieux embelli par deux beaux yeux bleus: une fleur, comme son nom ! A tel point que lorsque ma mère est allée chercher de l'eau à la

fontaine avec Rosa dans les bras, ses amies lui ont demandé comment il était possible de donner naissance à deux filles complètement différentes. - Chista cà, Rusina, sì ch'ievi billicchia, ma l'otra... - Celle-ci, Rosina, oui elle est belle, mais l'autre... dirent les amis avec une grimace. Cependant, dans cette situation, je continuais à être mal à l'aise, comme si je pressentais le pressentiment de mon épreuve, que, grâce à Dieu, j'endurais, même si ce n'était pas avec résignation.

Pour raconter le reste de l'histoire, je dois d'abord vous présenter ma tante Antonia, en bref, zì 'Ntuoia. C'était la sœur aînée de ma mère, entre les deux il y avait dix-sept ans de différence. C'était une petite femme grassouillette, avec des cheveux sales qui lui tombaient sur les yeux. Son visage négligé avait l'air plus vieux qu'il ne l'était en réalité, et il y avait tellement d'humiliation dans son regard vide. À l'âge de vingt ans, alors en âge de se marier, elle épousa un de ses cousins germains, qui venait de rentrer du travail dans le tunnel de Sempione, qui était veuf et avait un fils de trois ans. Cet homme, mon oncle Michele, zì Micheri, était un petit homme et ressemblait à une copie plébéienne du roi Vittorio Emanuele III, il vivait dans une maison qu'il possédait dans une rue de la ville qui était très caractéristique pour les marches de près de deux mètres de large. C'était une belle maison. Au rez-de-chaussée se trouvait l'atelier du menuisier avec un grand comptoir central avec un étau, deux armoires murales où il rangeait des râpes, des ciseaux, des vrilles, des gouges et des tarières, un tour pour arrondir les pieds des tables qu'il fabriquait, un pour affûter les rabots et des lames, un poêle à bois avec une casserole pour liquéfier la colle, des planches empilées partout, quelques scies accrochées au mur, des porte-bonheur comme des fers à cheval, des cornes de bouc et des peaux de tortues, bref, un de ces

endroits qui par maintenant ils n'appartiennent qu'au monde des souvenirs.

Un escalier en bois menait au premier étage, où se trouvaient deux chambres spacieuses avec des carreaux de céramique, un luxe à l'époque, un buffet fabriqué par mon oncle, un canapé, une table et quelques chaises tressées avec du raphia, une sorte de corde végétale. Du balcon donnant sur la rue à la mi-août, lorsque la procession de l'Assomption montait vers l'Abbaye, il était possible de toucher de la main la tête couronnée de la Madone. D'autre part, du deuxième étage, vous pouviez voir Rocca Salvatesta et en face, à travers une fissure entre les maisons, vous pouviez admirer le magnifique paysage de montagnes qui s'étendait progressivement au-delà, au-delà du ciel bleu, jusqu'à la mer où, surtout dans les journées fraîches du printemps où il n'y avait pas de brume, on pouvait voir Vulcano au bord de l'horizon puis Lipari, Stromboli et toutes les autres îles: un spectacle naturel, une carte postale multicolore scintillante.

Un autre escalier montait au premier étage, où se trouvaient la cuisine et la chambre, la première étant très spacieuse et équipée d'un four à bois pour le pain et d'un poêle à charbon en fonte pour cuisiner. C'était sans aucun doute une belle maison, mis à part l'inconvénient de la cuisine sans évier avec un drain pour faire les tâches ménagères les plus essentielles. A cette époque, certaines commodités étaient encore inconcevables. En effet, l'eau était puisée à la fontaine publique dans une pinte de zinc puis acheminée au deuxième étage où elle était versée dans un grand bassin en terre cuite pour faire la vaisselle. Comme il n'y avait pas de vidange de l'évier, l'eau du bassin était ramenée au rez-de-chaussée et évacuée dans les toilettes. Pour une femme, c'était un travail très fatigant. La condition servile et

humiliante, à la limite de toute endurance humaine, atteignit son paroxysme à l'heure du dîner lorsque tante Antonia, par respect pour son mari, dut manger dans la même assiette où il avait mangé auparavant, et peut-être le filleul répéta-t-il la même chose, mais je n'en ai pas un certain souvenir.

L'oncle Michele était un homme sombre et hargneux autant ouvrier qu'imbécile, au lieu d'un cœur il avait un maillet de grès. Dans ses yeux, je n'ai jamais vu une lueur de tendresse ou de compassion envers les autres. Elle a isolé sa tante à la maison pour s'occuper de son fils, elle devait préparer à manger, être sa servante et dire toujours oui, oui, oui. Il ne pouvait même pas regarder sur le balcon sinon il y aurait des ennuis, alors que presque tous les soirs après le travail il allait à la taverne avec ses amis pour boire.

Il rentrait à la maison titubant, trempé de sueur et avec une haleine puante qu'il était impossible d'être autour. Au lieu de cela, ma tante, à la lueur de l'huile, l'a attendu jusque tard dans la nuit sans même manger. Quand le petit roi revenait - il n'avait souvent même pas la force de monter les escaliers - épuisé, il s'abandonnait sur l'établi poussiéreux et y restait toute la nuit à dégriser. Malgré tout, tante Antonia le couvrit d'un manteau et s'assit amoureusement à côté de lui pour veiller sur lui jusqu'au matin. Ainsi les années passèrent et, en échange d'un tel dévouement, elle ne pouvait même pas aller rendre visite à ses proches pour éviter les scènes. Lui, jaloux, mesquin et autoritaire, est allé lui acheter du fil à repriser, des peignes, des pinces à cheveux et d'autres choses, pour l'empêcher de sortir de la maison. Lorsqu'ils ont été invités à une cérémonie de mariage, l'oncle Michele n'est rentré chez lui qu'au dernier moment et tante Antonia n'a pu y aller seule tant que les proches n'ont pas réussi à retrouver son mari. De temps en temps, ils réussissaient à le

convaincre, d'autres fois il arrivait à temps mais ensuite, au milieu de la fête, il disparaissait et tante Antonia, déçue et mécontente, rentrait chez elle toute mogia mogia. Au fil du temps, elle a accumulé amertume et tristesse, incapable de se défouler sur qui que ce soit car isolée, elle a été en proie à de terribles maux de tête et de dents qui l'ont torturée pendant des semaines entières.

Un jour, un voisin, si bon et pieux, appela zio Michele et le gronda pour tous les mauvais traitements qu'il faisait subir à sa femme: - Tu devrais avoir honte - lui cria-t-elle - faire souffrir une telle femme... Antonia a besoin de prendre l'air, tu n'es pas obligée de l'isoler à la maison, elle devrait sortir, aller à la messe, aller chez des parents, comme le font tous les chrétiens. Elle a surtout besoin de marcher, ce n'est qu'ainsi que le mal de tête disparaîtra...- la voisine s'arrêta un moment, puis continua en disant: - à moins d'une heure d'ici, en descendant un chemin muletier, nous avons du terrain et une petite maison très modeste avec une cuisine sous le toit et une autre pièce légèrement humide pouvant servir de chambre l'été. Dans ce pays, il y a des plantes de noisettes, figues, mandarines, nèfles, raisins, zizzole, pommes, poires, olives, bref, toutes les bonnes choses.

Comme vous le savez, après la mort de mon frère, je dois m'occuper de ma tante et je ne peux plus m'occuper de la campagne, alors j'ai pensé à la vendre. Pourquoi ne pas l'acheter ? Ainsi, votre femme pourrait respirer l'air frais... L'oncle Michele a d'abord hésité, puis est allé lui rendre visite et s'est même convaincu de l'acheter. En peu de temps le contrat fut stipulé et la propriété devint sienne. Ainsi, l'imitateur de Vittorio Emanuele III, de plus en plus rusé et traître, proposa à tante Antonia: - tu apprendras à cueillir des figues et à les sécher. Quand tu devras laver ton linge, tu descendras à la rivière et puiseras l'eau dont tu

as besoin pour boire et cuisiner en creusant un trou dans le sable pour le purifier. Nous pourrions nous retirer pour vivre à la campagne: je travaillerai comme charpentier pour les familles qui vivent dans les hameaux voisins de San Basilio, Vallancazza, Badiavecchia et Piano Vigna. Ce sera inconfortable en hiver quand la rivière se gonfle d'eau mais je surmonterai cet obstacle. Vous, en revanche, pourrez profiter de la campagne. Le regard baissé, tante Antonia fit une fois de plus ce qu'on lui ordonnait: - Cuomu tu voi, eu fazzu. - Comme tu voudras, je le ferai, répondit docilement la pauvre.

Chapitre Deux - Hors de ce monde



Au début du printemps 1936, la pauvre femme et l'oncle Micheri s'installent à Castrangia, à la campagne, près du lit du ruisseau. Dans les différents hameaux de Badiavecchia, San Basilio et Vallancazza, la rumeur s'est répandue qu'en tout cas il était disponible et les gens l'ont appelé pour le travail. À l'époque, il y avait la coutume, même si aujourd'hui cela peut sembler étrange, que lorsqu'ils avaient besoin d'une table, d'une fenêtre, d'une porte ou d'une armoire, ils appelaient le menuisier et l'hébergaient chez eux: ils improvisaient un établi et fournissaient le bois nécessaire. L'oncle Michele a apporté les outils et est resté sur place jusqu'à ce que les travaux soient terminés.

Ils l'ont appelé pour abattre un arbre et l'ont laissé sécher pendant quelques années. Le tronc de l'arbre était alors monté sur un mur. Le menuisier tenait la scie d'en haut et un assistant d'en bas: "Serra serra mastro dascio che dumè fagimmo a cascia" (Scie scie o grand maître que demain nous ferons le coffre).

Le tronc d'arbre était monté sur un mur. Avec une énorme scie, ils ont obtenu les tables et avec celles-ci ils ont construit des fenêtres, des lits, des armoires. Pour faire ce travail, il se lève à 4

heures et part avec son havresac et ses fers. Lorsqu'il est arrivé chez lui, des clients lui ont offert du lait fraîchement trait avec de l'oignon et une miche de pain. A midi, une assiette de pâtes et un morceau de fromage. Au crépuscule, il a cessé de travailler et ils lui ont donné du pain fait maison comme premier acompte avant de régler la facture le dimanche à Novare.

Quelques années se sont écoulées et son fils, Turillu, avait grandi et compris de première main qu'il n'avait pas l'intention, pour rien au monde, de passer le reste de sa vie isolé à la campagne. Il avait appris le métier de son père mais souhaitait se spécialiser et devenir ébéniste. Il réussit à convaincre son père de l'envoyer dans une ville où il y avait la possibilité d'apprendre cet art. Il a déménagé à Catane et après deux ans d'apprentissage, il est devenu très bon, il se sentait prêt à faire ce travail, et depuis qu'il avait maintenant dix-neuf ans, il pensait que le moment était venu pour lui de fonder sa propre famille. Il connaissait la fille d'un berger depuis des années et avait décidé de se marier mais cela allait à l'encontre de la volonté de Zi Micheri qui aurait voulu que son fils épouse une femme de sa caste. À l'époque, incroyable, mais c'était comme ça: pour un artisan, épouser la fille d'un berger était une grande cause de déshonneur. Un grand conflit surgit soudain entre le père et le fils qui poussa Turillu à se détacher définitivement de son père et de sa belle-mère. Avec sa nouvelle famille, il quitte le pays et s'installe à Côme où il fait fortune grâce à son travail.

Les oncles n'avaient pas d'enfants, donc, avec le départ de Turillu, ils se sont retrouvés seuls pour de bon. Celle qui souffrait le plus de cet isolement était tante Antonia qui passait toute la journée à parler avec les oiseaux, les mouches et les moustiques qui bourdonnaient autour d'elle. Dans cette grotte à la campagne, il n'avait l'occasion de parler à personne. Ce n'est qu'à l'occasion

de fêtes importantes comme Noël, Pâques ou la fête de la Madonna Assunta à la mi-août qu'il avait l'occasion d'aller au village rendre visite à ma mère. Au cours d'une de ces visites, après s'être longuement plainte de son état, elle proposa à sa sœur: - Chère Teresa, j'ai remarqué qu'avec deux petites filles tu as trop de mal, confie-moi Concetta pour que tu sois plus libre de consacrez-vous au petit. Je l'emmènerai à la campagne où l'air est plus agréable et lui fera du bien - Ma mère était d'abord anxieuse mais ensuite, comme toujours, étant donné sa nature facilement conditionnée, derrière l'insistance pressante de sa sœur, elle a accepté.

L'épreuve a commencé pour moi. Il faisait sans doute une chaude journée, l'été 1938 commençait, j'avais deux ans et ma tante est venue me chercher. Dans un sac en tissu elle a mis un chemisier, deux paires de culottes et inconsciente de tout je sortais de chez moi. J'étais si petit que je ne pouvais pas réaliser que ma Via Crucis commencerait ce jour-là. Nous avons marché le long du chemin muletier jusqu'à ce qu'au bout d'une demi-heure ou peut-être plus nous arrivions dans ce lieu solitaire au nom peu rassurant de Castrangia (Cassandra !) comme pour annoncer le malheur, bref, le nom était déjà tout un programme, même si je ne pouvais pas le réaliser à l'époque. Le mari m'a d'abord accueilli, la tante m'a parfois acheté des bonbons pour gagner ma sympathie et quand elle m'a accompagné à Novare pour rendre visite à ma mère, elle a toujours insisté pour que je n'aie pas à rentrer à la maison mais il valait mieux grandir avec elle qui était seule et qu'elle serait ma mère. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'obéir.

Entre-temps, mon père est revenu de Sardaigne, n'y est resté qu'une semaine, le temps de mettre ma mère enceinte, et est reparti. Nous étions en 1939 et l'année suivante Antonietta est

née. Je me souviens encore vaguement que ma tante Antonia m'a emmené à Novare voir ma mère et j'ai vu ma sœur pour la première fois. Je voulais rester à la maison pour câliner la petite Antonietta mais ma tante, de plus en plus maîtresse de ma vie, raide comme un soldat, me dit: - Turnemmu a casa, ti fazzu eu 'na bella causitta - (Revenons à la maison, Je vais prendre soin de vous une belle poupée).

Quand nous sommes arrivés au taudis, il m'a mis dans les bras une "causitta" en chiffon avec des yeux peints en rouge, terrifiants. J'ai eu peur. C'était une période où j'ai toujours pleuré parce que je voulais retourner à Novara auprès de mon grand-père et de ma mère mais il n'y avait aucun moyen de convaincre Zi Antonia: son cœur était pétrifié et sourd à toutes mes plaintes. Au cours des trois premières années, nous avons passé beaucoup de temps dans la maison de campagne de Castrangia, où il n'y avait personne, nous avons rarement vu des vacanciers dans les maisons éparpillées.

Le dimanche nous allions au village et j'allais rendre visite à ma mère, mes petites sœurs et mon grand-père maternel. Grand-père était un homme gentil avec une moustache. Il emportait avec lui une tabatière qu'il reniflait de temps en temps. En hiver, il me prenait sous son manteau et m'emmenait sur la place pour acheter des sucreries et goûter le vin à la taverne "Sciancaditta" au-dessus de l'hôpital. Le soir nous retournâmes à Castrangia.

Certains soirs, mon oncle allait répéter avec la fanfare, où il jouait du trombone, puis il s'arrêtait pour boire à l'auberge et repartait enjoué à la campagne. A 500 mètres de Castrangia, il a commencé à appeler "Concettina, 'ntoia...". À la maison, entre-temps, la tante avait préparé le pot en terre cuite pour chauffer l'eau sur le trépied. A mi-cuisson, il se fait verser une

louche d'eau bouillante, peut-être pour se débarrasser du vin. Dans une poêle en fer, ma tante a préparé l'oignon avec les tomates pour assaisonner les pâtes. L'oignon n'était pas assez cuit et m'a fait vomir. "Mange, sinon je prends la ceinture et je te donne les corps...".

A cette époque, une femme d'origine vénitienne était la sage-femme de San Basilio. Lorsque la rivière était pleine en hiver, l'oncle Michele la portait sur son épaule (une ciancalea) pour les achats à la pharmacie de Novare. Il s'arrêtait chez lui et disait "Antonia, donne-lui un châle car il fait froid". Pauvre tante, je ne sais pas si elle a compris qu'elle était l'amante de Michèle.

J'avais maintenant cinq ans, isolé dans la campagne, sans parler à personne j'étais devenu comme un animal sauvage. J'avais honte de tout le monde. Quand nous sommes allés à Novare, je me suis caché parce que j'avais peur des gens. Les voisins ont réalisé cette transformation et ils ont donc conseillé à mes oncles de m'envoyer à l'école maternelle. Heureusement, les oncles étaient convaincus. Alors, un matin, ma tante envoya mon oncle Michèle m'acheter un biscuit et le mettre dans le panier de paille blanche que ma grand-mère paternelle m'avait donné. Avec le biscuit, il a mis un œuf frais. Il m'a accompagné à l'école maternelle située près de l'abbaye du village. Lorsque la religieuse a ouvert la porte pour m'accueillir, j'ai commencé à crier. Pris de peur, j'ai jeté le panier par terre, l'œuf s'est brisé et est allé salir le sol partout. Ma tante m'a puni en me fessant fort et m'a ramené à la maison. Ainsi, mon premier jour de maternelle est aussi devenu mon dernier.

Il arrivait, dès l'âge de quatre ans, que mon oncle disait: " Concettina, va à Novare me chercher des carmieri (sédatifs) pour mon mal de tête. Je courais le long du chemin muletier comme

un furet, je traversais le quartier du Greco, je m'arrêtais parfois à la fontaine pour me désaltérer, et j'arrivais à la pharmacie "du Surcittu". Lui, le pharmacien, émerveillé, dit à ses amis que dans peu de temps j'allais et revenais de Novare comme l'éclair. À l'âge de cinq ans, ils m'ont emmené à Barcelone chez des parents éloignés. Là, j'ai vu et écouté ma surprise pour la première fois... la radio ! Nous sommes également allés dans un magasin pour acheter un morceau de tissu couleur pois. La vendeuse propose: - Achetez également le bonnet et l'écharpe blanche -. Au final ils ont été convaincus et la vendeuse nous a donné gratuitement deux chutes de satin bleu brillant et bleu clair. Le lendemain, nous avons apporté les tissus à ma mère qui a confectionné les vêtements en quelques jours. Le dimanche, je me sentais comme les filles des marquis et des barons de Novare.

A l'hiver 1941, en pleine guerre, mon père, ayant terminé son travail en Sardaigne, décide avec un de ses amis de faire fortune dans une ville du nord et de vivre en reprenant son ancien métier de cordonnier. Il y avait dans l'air le sentiment que ma mère voulait rejoindre mon père et j'en étais troublée, à tel point qu'un jour je me suis glissée sous son lit, me suis déshabillée et j'ai observé les deux grains de riz des futurs mamelons en croûtes parce que ma tante ne m'a jamais lavé. Je les ai violemment enlevés. Je me souviens que j'ai vu du sang parce que je m'étais blessé. J'ai enfilé la chemise en toile dont j'avais besoin jour et nuit, puis la robe, et personne ne s'en est rendu compte.

Avant de partir, la mère a essayé de laisser la maison du grand-père en ordre, et le pauvre garçon a été laissé seul. Il songea à mettre de la lumière électrique, alors l'apanage des seigneurs. Auparavant, "u lusu" était utilisé pour le pétrole. L'oncle Michèle était vexé: quelques jours plus tard, il a appelé à

son tour l'électricien et lui a fait installer lui aussi la lumière dans sa maison, alors quand je suis allé au village, j'ai moi aussi profité d'un peu de lumière sur les escaliers en bois raides. Quand je devais aller aux toilettes (une latrea), essentiellement un simple trou qui se trouvait au rez-de-chaussée derrière son laboratoire, des cercueils étaient toujours empilés à côté, que mon oncle construisait pour être prêts en cas de demande.

Le matin du 1er mars 1942, vêtu de satin bleu à manches bleu clair, avec mon oncle et mon grand-père Tore, j'ai accompagné ma mère et mes petites sœurs à la Piazza di San Sebastiano par la poste, c'est-à-dire, oui, en bus, qui les emmènerait à la gare de Vigliatore. Sa sœur Rosa, âgée de 4 ans, ne voulait pas monter et pour convaincre son oncle dit: - si tu ne montes pas, tu seras ietto du pidti - (je te donne deux pets).

Moi, l'aînée, influencée par ma tante, je ne suis pas partie et je suis restée à Novare. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. J'ai cherché du réconfort dans les bras de mon grand-père. Lui aussi resta seul et ce jour-là je restai avec lui pour lui tenir compagnie. Après une vingtaine de jours, la première lettre de la mère est arrivée, racontant le succès du voyage. Papa lui avait laissé trouver un appartement confortable avec de l'eau dans la maison et une cuisinière à gaz, une nouveauté pour elle. Poursuivant l'histoire, le lendemain de son arrivée, elle avait appelé un coiffeur dans la maison pour lui faire une coupe de cheveux à la mode. Au village presque toutes les femmes portaient les cheveux longs avec un tupe. Bref, ma mère était heureuse et satisfaite pour la première fois de sa vie. À la fin de l'histoire, il m'a recommandé à ma tante. Il n'imaginait certainement pas ma souffrance à Castrangia.

Le lendemain de mon départ, tante Antonia m'a ramenée à la campagne et a dit à son mari de m'acheter le livre de première

année pour m'apprendre à écrire et pouvoir assister à la deuxième année au lieu de la première en octobre. Pauvre moi: je ne pouvais plus jouer, mais je devais passer mon temps à écrire des réglettes et des chiffres. De Castrangia, de temps en temps, la maîtresse passait en revenant de San Basilio où elle enseignait. Elle s'appelait Maria, elle était la fille d'un capitaine que sa tante connaissait. Il lui offrit un verre d'eau. Pendant ce temps, je lui ai montré le cahier et elle m'a fait une caresse. Il sortit un crayon rouge de son sac et écrivit " brava ". Quelle joie, quel bonheur de me voir loué, quelque chose d'extraordinaire pour moi. Je devenais chaque jour plus mélancolique, je les suppliais de m'emmener chez mes oncles et grands-parents paternels, mais ma tante disait que ce n'était pas nécessaire.

Elle avait peur que je leur dise comment j'étais traité et nourri. En effet, la nourriture n'était pas suffisante pour une petite fille qui devait grandir et se développer: le matin on me donnait un morceau de pain dur avec du fromage, le midi une salade de tomates et deux olives. Le soir, quand son mari était là, tante Antonia cuisinait des pâtes avec une sauce improvisée à base d'oignons crus. Et si je ne le mangeais pas, je risquais de prendre une raclée. Pour varier certains soirs, il cuisinait des pâtes et des haricots ou une sorte de polenta moelleuse. Ce n'est qu'à Noël, au Nouvel An, au Carnaval et à Pâques qu'ils tuaient une poule ou un lapin. En janvier, ils ont tué un cochon dont ils ont fait du salami épicé et du saindoux, mais il fallait les consommer au compte-gouttes sinon ils ne suffisaient pas pour toute l'année. De temps en temps, le dimanche, mon oncle achetait des tripes sales qui rien que d'y penser, encore aujourd'hui, me dégoûtaient, ou des tripes enroulées sur une branche de persil, la stigliole, qu'on faisait ensuite frire. C'était tous des aliments bon marché car, selon eux, il ne fallait pas

gaspiller comme vos grands-parents et ils me répétaient sans cesse: - Tu vois, ils ont toujours des casseroles pleines de saucisses et de poisson, ils mangent et boivent. Vous devez rester à l'écart de ces gens - disaient-ils -. Mes oncles craignaient que d'autres parents ne me convainquent d'insister pour rejoindre ma mère et mon père sur le continent. Ils ont tellement travaillé pour me les faire détester que parfois, quand je les rencontrais, je mettais mes mains sur mes yeux pour ne pas les voir.

Septembre était arrivé et je devais passer les examens d'entrée pour la deuxième classe. Mes oncles m'ont emmené au village, ils ont consulté le concierge pour me surveiller, le professeur que je devais avoir en deuxième et le professeur du jury. Ils ont tous apporté des œufs en cadeau pour assurer ma promotion. Je n'avais jamais eu de contact avec ces gens, la salle de classe avait plusieurs pupitres en bois à deux places avec des encriers. Il y avait d'autres filles avec moi qui passaient leurs examens de rattrapage. Ils m'ont fait résoudre des additions et des soustractions au tableau. Les encriers et le tableau noir étaient complètement nouveaux pour moi. Je tremblais comme une feuille de peur et de gêne, je ne savais pas comment résoudre les opérations, car tante Antonia ne m'avait appris qu'à écrire les chiffres de un à dix. Ils m'ont alors demandé d'écrire une phrase, une petite pensée dans le cahier, mais je ne savais pas par où commencer. Une fois ces problèmes passés, le gardien m'a ramenée à la maison. Sa tante lui a demandé comment s'était passé le test et le concierge a répondu que cela ne s'était pas très bien passé, mais que le jugement final appartenait aux enseignants.

Étonnamment, le résultat a été positif et j'ai été admis en deuxième classe: j'étais prêt à aller à l'école, mais le problème du tablier s'est posé. L'oncle Michele était allé au magasin la veille et

avait acheté un reste de tissu noir. Tante Antonia m'a fait un uniforme en un jour. Il fallait plus d'argent pour acheter la mallette. Mes oncles avaient de l'argent mais ils étaient obsédés par l'épargne alors lui, l'avare, a pris le coup de main et m'a fabriqué une mallette en contreplaqué avec une pince à fenêtre. Ils ne m'ont même pas acheté de stylo. Son oncle en a construit un à partir d'un mince morceau de bois avec une plume attachée à une extrémité. Les deux cahiers et le crayon n'ont pu les remplacer et ont dû les acheter de force. Le 1er octobre de cette année 1942, ma tante m'a accompagné à l'école. Elle s'était d'abord rendue au podestat pour demander un acte de naissance que l'école exigeait parce que je n'étais pas en classe. L'enseignante était pleine de gentillesse et m'a accueillie avec sympathie, mais j'avais peur d'elle peut-être parce qu'à la place de son bras droit elle avait une prothèse en caoutchouc suite à un accident survenu enfant dans l'usine de pâtes de son père. On m'a attribué une place dans les premiers bancs. Mes nouveaux compagnons, qui ne m'avaient pas vu l'année précédente, furent intrigués par ma présence et murmurèrent entre eux: - Ma cù ievi est-ce la cause sicca-sicca ? - (Qui est cette petite fille mince et maigre ?). J'étais très intimidée et j'avais honte, je ne pouvais pas ouvrir la bouche et je n'ai même pas répondu aux questions que le professeur me posait avec amour.

J'étais un enfant sauvage et je n'avais pas le courage de demander à sortir pour faire pipi, et une fois je me suis fait pipi. Alors quand je suis rentrée chez moi, ma tante m'a battue parce qu'elle devait laver ma robe qui, de toute façon, ne sécherait pas à temps pour le lendemain. Les jours passaient et la même chose se produisait à chaque fois. Quand l'institutrice l'a appris en milieu de journée, elle m'a envoyé aux toilettes, mais parfois elle l'oubliait et je recommençais. Les compagnons m'ignoraient

et m'évitaient comme si j'étais pestiféré et n'essayaient même pas de se lier d'amitié avec moi.

Ils se connaissaient car ils se sont rencontrés au village, alors que je devais marcher près d'une heure pour arriver à la maison à la campagne et donc je n'ai pas eu l'occasion de me lier d'amitié avec eux. Les oncles ne venaient au village que le dimanche pour rencontrer des amis et passer quelques heures heureuses avec eux devant une bouteille de vin. Mais la plupart du temps, la tante restait à la maison pour recevoir les ordres de travail de son mari. À l'âge de six ans, je marchais sur le long chemin muletier en montée. A mi-chemin, je m'arrêtai pour ramasser un bouquet de violettes entouré de feuilles pour l'offrir au professeur.

Je suis arrivé à l'école épuisé. L'après-midi je retournais à la campagne accompagné du chant assourdissant des cigales et d'un soleil brûlant, sans jamais rencontrer âme qui vive.

Je m'enfermai dans ce taudis et restai seul à fantasmer sur moi-même dans cette atmosphère pas très sereine avec ma tante de plus en plus sévère envers moi. L'oncle, après le travail, allait presque toujours à la taverne et rentrait tard le soir, toujours ivre. Parfois, plus pompette que d'habitude, il se perdait et ne rentrait pas. Sa tante et quelques voisins sont allés le chercher en pleine nuit le long du ruisseau à la lueur des lanternes. Quand ils l'ont trouvé affalé sur le sol, ils l'ont persuadé de rentrer chez lui.

Pendant ce temps, je ne pouvais rien faire de bien à l'école. A la fin du premier trimestre le professeur distribuait les bulletins, puis avec les insignes des fasces et malheureusement avec toutes les matières insuffisantes: mon bulletin était le plus pauvre de la classe. Pour encourager ma tante, je lui ai dit que les autres bulletins étaient comme le mien aussi et la tante a failli prendre

l'appât. Alors, jour après jour, je me suis encouragée et en classe j'ai essayé de me lier d'amitié avec des camarades de classe. J'ai voulu les approcher, mais ils m'ont exclu de leurs conversations, peut-être parce qu'à leurs yeux j'étais une pauvre fille de la campagne.

Troisième chapitre - Jeux sur le sable



Au cours des années passées dans la solitude à Castrangia, le temps ne s'est jamais écoulé car la seule chose que l'on pouvait faire était d'écouter le chant des oiseaux toute la journée et en été le chant assourdissant des cigales, lorsque le sirocco se glissait de la mer le long du parcours en zigzag. du ruisseau et a mis le feu à la vallée. Les animaux de la campagne étaient mes amis. Alors je passais mon temps à rêvasser. Je me suis créé un monde à moi à partir des figures qui m'apparaissaient sur le fond du ciel ou parmi les branches des arbres: des animaux sauvages qui parlaient, des chevaliers que j'alignais au bord de la Rocca Salvatesta puis avec ma magie pouvoirs je les ai fait tomber, je les ai vu anéantis par la peur. Puis j'ai transformé le Rocher en un dragon qui s'est soudainement détaché de la montagne et qui s'envole haut a semé la terreur dans toute la campagne. J'ai transformé les nuages, qui sont devenus des bateaux volants et j'ai voyagé dans le ciel en pensant aller au-delà de la mer lointaine, où ma mère et mes sœurs m'attendaient. Des crabes qui sortaient de l'eau du ruisseau et gonflaient pour se

transformer en animaux gigantesques qui, avançant dans le ruisseau, déracinaient également les plantes.

Parfois, je me rappelais le visage déplaisant de ma tante Antonia. Elle ne m'aimait pas, elle ne m'aimait pas et je la détestais: ma mère m'avait confié à sa sœur mais elle m'avait aussi promis qu'un jour elle viendrait me chercher: c'est pourquoi je grimpais souvent aux arbres, scrutait l'horizon, espérant la voir arriver sur le dos d'un cheval blanc avec mon père. Dans les hameaux voisins de San Basilio et Vallancazza, les hommes étaient tous partis. Il ne restait que des femmes, des enfants et quelques vieillards. C'étaient des villages silencieux que la vie touchait à peine. Le temps s'était arrêté et l'on croyait que tout allait changer, qu'un jour, la guerre finie, la civilisation ferait son entrée triomphale dans ce fourmillement de maisons éparses, mortes et branlantes. J'aurais aimé avoir des amis, savoir que je n'étais pas seul et abandonné, pouvoir être protégé, savoir que je pouvais me réfugier dans telle ou telle maison. Je n'avais même pas le droit de dire que j'étais sans famille, que mes parents étaient loin de l'autre côté de la mer, au-delà de ce bleu infini, qu'entre eux et moi il y avait comme une haute montagne infranchissable. Au lieu de cela, j'ai été forcée de vivre avec ma tante qui m'a maltraitée. Quand j'y ai pensé et que je l'ai vue apparaître, elle m'a agacé avec cette voix dure et brutale. Une voix faite pour crier, hurler, insulter et tergiverser.

Même les animaux avaient peur de sa voix. Ce n'est qu'avec son mari qu'elle a baissé sa crête et le volume de sa voix a complètement changé, se transformant en bêlement de mouton. Ma tante pensait qu'une petite fille ne pouvait pas comprendre ce qui se passait autour d'elle. Non seulement j'ai tout compris, mais en plus je ne suis pas resté silencieux ni passif. C'était un combat constant. Une lutte sans fin et épuisante. De temps en temps je

pensais à l'avenir: elle était vieille et sans défense, j'étais jeune et fort, mais malgré tout je ne l'aurais pas maltraitée, ce n'était pas dans ma nature.

Parfois, je m'approchais de la rivière où je trouvais des gens qui allaient laver les vêtements, faire la liscia, c'est-à-dire qu'ils lavaient les draps et les couvertures, en trempant d'abord tout dans la cendre. Ou quand, après la période de tonte, ils venaient laver la laine des moutons et la séchaient au soleil pour la blanchir puis s'en servir pour rembourrer les matelas des lits. Je suis allé ramasser les éclats qui restaient parmi les pierres du rivage et avec eux j'ai habillé ma poupée de chiffon. Quand je ne savais pas quoi faire, j'ai commencé à soulever les pierres sur la rive du ruisseau à la recherche des crevettes, avec maîtrise je les ai accrochées avec mes doigts au-dessus de ma tête, pour les empêcher de me pincer les doigts avec leurs pinces. Je les ai ramenés à la maison et le soir, quand ma tante a allumé le feu, je les ai rôtis et mangés: pour moi, c'était un dîner spécial. Parfois, à la place des crabes, dès que la pierre était soulevée, des petites grenouilles terrifiées sautaient vers le haut, d'un saut vertical, me faisant sursauter de peur. Je pensais qu'ils étaient mes camarades de jeu et parfois je me sentais même désolé de devoir les laisser seuls dans le noir toute la nuit. Quand je devais rentrer chez moi le soir, j'appelais à haute voix l'oncle Michèle, profitant de l'écho qui se créait dans la vallée. Parfois, l'été, quand il y avait la famille Scardino qui vivait dans une maison plus haut dans la vallée, je leur rendais visite. J'ai joué avec Mimma qui était la plus jeune des frères.

Pippo fabriquait des chaises et des tables pour les poupées. Comme c'était agréable de passer quelques heures ensemble. Le matin, ils m'ont appelé quand ils sont allés chercher du lait de l'autre côté de la rivière. Ils avaient le seau à remplir,

"Concettina" se contentait de le voir traire. La maîtresse des vaches, Micca a Cappellea a eu pitié et m'a offert un demi-verre. Chez ma tante on voyait le lait deux fois par an: quand elle faisait les biscuits et à Pâques quand elle préparait les colombes avec l'œuf anneau coloré. Quand le lait a bouilli, je l'ai écrémé jusqu'au dernier. Dans la chambre de la maison de campagne, il y avait le lit des oncles, si l'on pouvait l'appeler un lit, avec les planches posées sur deux tréteaux de fer avec une paille, depuis celle en crin qu'ils avaient laissée à Novare. J'ai dû dormir sur une paille avec seulement une vieille couverture militaire, grasse et effilochée. Je me suis couchée dans une chemise en toile que je portais même la journée sans culotte. Il n'est pas possible de décrire le froid que j'ai ressenti chaque nuit. Lorsqu'il pleuvait, il fallait disposer des conteneurs qui servaient à recueillir l'eau qui pénétrait du toit. Si j'avais besoin de faire pipi la nuit, je devais quitter la maison et le faire près de la marche. Si je ne m'en rendais pas compte, parce que je rêvais, et que je le faisais dans une paille, le matin je prendrais aussi un tas de tonneaux. Tante Antonia s'est également endormie dans la même chemise qu'elle portait pendant la journée, tandis que l'oncle Michele s'accroupissait comme sa mère l'avait fait.

La cérémonie du sommeil se déroula selon le rituel habituel: je me couchai d'abord, puis ce fut le tour de la tante, puis l'oncle enleva son pantalon et sa culotte de toile rayée. Avec la chemise un peu ample qu'il portait le jour, il se dirigea vers le lit, éteignit la lampe à pétrole posée sur une table contre le mur. Moi, qui étais espiègle, j'ai fait semblant de ne pas regarder et j'ai jeté un coup d'œil quand même: quand elle s'est baissée pour éteindre la flamme, j'ai vu projetée sur le mur, comme une ombre chinoise, sa silhouette au vacarme pendant. - Oh comme c'est cool ! dit-il, parce que tout le vin qu'il avait bu lui donnait chaud. A côté de

leur lit se trouvaient deux casques, c'est-à-dire deux grands paniers en rotin où ils gardaient les figues sèches. Ils les couvraient de chiffons sales et gras, et par-dessus, il y avait la culotte propre de leur oncle. Dans un coffre près de mon lit, ils gardaient du pain et une écharpe qu'ils enrroulaient autour de ma tête quand j'allais à l'école l'hiver, mes sous-vêtements et ceux de ma tante. Je ne les utilisais que le dimanche quand nous allions à la messe à Novara. Mes oncles disaient qu'il ne fallait pas les mettre à la campagne car on les aurait épuisés en vain.

En janvier, ils ont tué le cochon. Ils ont fait des saucisses et ont salé le saindoux. Les pieds bouillis étaient conservés dans une marmite en terre cuite immergée dans du saindoux. Ils étaient généralement consommés en mai avec des fèves fraîches car traditionnellement ils ne pouvaient pas être consommés plus tôt. Une fois, c'était en avril, j'en ai demandé à ma tante car j'avais très faim et je ne savais pas quoi manger avec du pain. Ma tante a commencé à crier que j'étais fou. Un jour que je revenais de l'école, le long du chemin muletier j'ai rencontré Ofelia avec sa sœur. Ils avaient perdu leur mère et étaient revenus avec leur père de France.

Ils étaient beaucoup plus pâles que moi, j'ai eu pitié d'eux et je leur ai dit: entrez chez moi, à cette heure ma tante est sortie chercher de l'eau, dans le four il y a une marmite avec de la nourriture, prenez-la, nourrissez-vous mais ensuite ne ne rien dire à personne.- Ils m'ont remercié et, poussés par la faim, ont suivi mon conseil sans hésitation. En mai, quand mes oncles eurent fait cuire les fèves, ils allèrent chercher les pattes de cochon et ne trouvèrent à la place que la marmite avec le saindoux: naturellement, pensant que c'était moi, ils se déchaînèrent contre moi pendant plusieurs jours pour me faire payer. Cette fois-là, je me suis senti très fier car pour la première

fois j'ai eu l'agréable sensation d'avoir gagné une grande bataille contre leur cupidité. En raison du manque d'hygiène, les puces régnaient sans être dérangées dans toute la maison. La nuit, ils me piquaient le cou et ma tante m'enduisait d'huile d'olive chaque nuit pour empêcher les puces de me sucer le sang. Le matin, mon cou avait l'air peint. Comme ma tante, j'avais moi aussi des poux, n'ayant pas pris l'habitude de me laver les cheveux. Par contre, ma tante me faisait des boucles dans les cheveux et pour les maintenir en place elle les oignait d'eau et de sucre.

Mes camarades de classe, par contre, étaient toujours propres. Même les plus pauvres d'entre eux n'étaient pas aussi sales que moi. L'enseignante a aussi contribué au travail de marginalisation, en me jetant loin de tout le monde au dernier rang. Mon corps était indescriptiblement sale. Ils me lavaient dans la rivière une fois par an, à l'occasion de la fête de Ferragosto, la plus importante de la ville. Une fois, alors que je pensais à ma mère, j'avais environ sept ans, je suis tombé dans les cendres chaudes du brasier. Je me suis brûlé la main droite et ma tante ne m'a pas emmené chez le médecin, mais elle m'a soigné tous les jours avec des herbes. J'avais deux bulles semblables à deux œufs de pigeon, j'ai crié de douleur mais elle n'a jamais bougé. J'avais l'impression qu'il était mangé par des souris.

J'ai guéri par miracle après quelques mois et je garde toujours le signe. Pendant la période scolaire, alors que j'étais sur le balcon un dimanche, une petite fille qui descendait me demanda si je voulais aller avec elle à une leçon de catéchisme avec Signorina Vincenzina. Je ne savais pas ce que c'était parce que ma tante ne m'emmenait à la messe qu'à l'occasion des fêtes les plus importantes, je ne comprenais pas ce que c'était que d'aller à l'église. En face de notre maison vivait un prêtre, le Père

Buemi, mais je l'ai rencontré très peu de fois et je l'ai regardé avec réticence. Ma tante me répétait jusqu'à la nausée: " Si tu lui parles, ce prêtre va te couper la langue. Cependant je demandai et obtins inopinément la permission de suivre des cours de catéchisme. Je me suis tout de suite retrouvé à l'aise dans cet environnement. La jeune femme m'a donné un livret et un magazine. J'ai ressenti une joie immense en entendant parler de Jésus. Un jour, il m'a dit qu'il me préparerait à la première communion. J'en ai parlé à la maison et on m'a dit que j'étais encore trop jeune. J'ai répondu en mentant que toutes les filles du groupe le feraient. En réalité, ils étaient déjà confirmés, mais la jeune femme et moi nous sommes mis d'accord et avons fixé la date avec le curé de San Nicola: le jour du Corpus Christi.

Le problème de la robe blanche s'est posé, mais quelqu'un a informé la tante que les religieuses la louaient. Le jour tant attendu est arrivé: le matin, il m'a accompagné au jeûne de l'église. Elle a supposé qu'il y avait les autres filles parce qu'elle n'avait jamais pris l'initiative d'entrer en contact avec la catéchiste. Se rendant compte que j'étais seul, elle m'insulta: - menteur, grossier -. Mon professeur était aussi à la messe ce matin-là avec d'autres personnes. Certaines femmes présentes l'ont calmée. Le prêtre arriva et me prenant par la main il m'emmena à la sacristie pour me confesser. Il m'a dit de belles paroles que je n'avais jamais entendues auparavant. J'avais l'impression de m'envoler vers le Ciel et je me suis dit: - Ce n'est pas vrai que les prêtres se coupent la langue, au contraire ils savent comprendre la souffrance d'une petite fille -. Si j'avais pu, je l'aurais serré dans mes bras et l'aurais embrassé avec joie.

Il me fit réciter cinq Ave Maria en pénitence et je retournai à ma place. Immédiatement ma tante m'a demandé ce que j'avais dit au curé pour être resté là si longtemps, et moi: - La jeune femme

m'a appris que la confession est secrète -. - Oui, mais tu dois me le dire la première fois - insista la harpie. Certainement pas. Il y avait la messe, la communion, et quand je suis parti, ils m'ont forcé à baiser la main de mon oncle et à dire: - S'il vous plaît, bénissez-moi -. J'ai commencé par mon grand-père, toujours la même phrase, puis j'ai fait le tour de tous les proches. Tante Gaetana m'a donné un livret. J'avais faim, mais personne ne m'a proposé de manger. D'habitude, après la cérémonie, il était d'usage d'aller au bar chercher le granité avec des biscuits, mais ils étaient pris par la manie de l'épargne: à midi on mangeait une assiette de pâtes et l'après-midi on allait chez le photographe car le des proches ont suggéré d'envoyer une photo de maman.



J'avais terminé la deuxième classe et réussi avec des notes très basses. Cette année-là, vous deviez rester à la campagne tout l'été. J'ai objecté: - Au moins le dimanche je dois aller à la messe et voir mon grand-père qui est seul -. C'était un homme très bon, souffrant d'asthme. Sa fille l'a négligé, en partie par négligence, en partie parce qu'elle était conditionnée par son mari, qui était

toujours en colère contre ses voisins, ses proches et son beau-père.

J'ai pris le linge à laver et je l'ai apporté secrètement à la tante de Micherillo, sinon il y aurait des ennuis. Il n'éprouvait même pas d'amour pour son père: un jour, une de ses demi-sœurs vint à Castrangia pour annoncer qu'il était mort. " Si tu ne pars pas, je t'emmènerai un cauci to curo (te botter les fesses) " lui dit-il.

Lorsqu'il y avait une fête dans le village, les membres de la bande musicale se voyaient offrir le "pezzo duro", une glace ainsi appelée en raison de sa consistance particulière. Oncle Michele, on n'a jamais compris si c'était parce qu'il n'aimait pas ça ou parce qu'il était poussé à un geste de générosité insolite, me voyant passer, il m'appela: "Concettina, viens chercher une glace". Et j'en ai donc profité pour profiter de quelque chose de bon en ces rares occasions.

Il y a quelque temps, le Dr Cosentino di Baceno m'a rappelé un détail qui s'était perdu dans ma mémoire. Pendant que le groupe jouait dans les rues de la ville, les enfants ont essayé de se joindre au défilé. Mais pour justifier leur présence, il fallait "connaître" un composant. Pour le prouver, il tenait une main dans la poche de sa veste. J'ai ainsi suivi mon oncle Michele, tandis que Gianni Cosentino, fils d'un instituteur et orphelin de père, gardait la main dans la poche du meneur.

Au milieu de la guerre, quelques bombes ont commencé à tomber à Novare. Tout le monde s'est enfui et des connaissances se sont réfugiées à Castrangia avec nous. Pour moi, c'était une fête parce que je pouvais être en compagnie. De temps en temps, on entendait le sifflement des éclats d'obus. La nouvelle tragique est également arrivée du fils du propriétaire de

la pâtisserie Orlando déchiré par une bombe. La mère de Domodossola, enceinte pour la quatrième fois, est restée seule avec Rosa et Antonietta. Mon père avait été rappelé en Sicile pour être bersagliere. Quelques mois après son départ, il apprend que sa mère a accouché d'une fille prénommée Emma et qu'il a la possibilité de rentrer chez lui puisqu'il devrait être dispensé avec quatre enfants.

Malheureusement, lorsqu'il arriva à Domodossola, il eut une amère surprise: Emma avait cessé de vivre après 12 jours. Deux jours plus tard, il devait retourner au front. Quelques mois plus tard - c'était la période d'incertitude et d'instabilité qui suivit le 8 septembre - il réussit à échapper au service militaire et retourna à Novare en attendant la fin de la guerre pour rejoindre sa mère. Il a ouvert une petite boutique de cordonnier. Chaque jour, j'allais le voir. Timide mais malin pour mon âge, j'ai eu l'intuition que papa allait coucher avec une femme mariée mais avec un mari militaire. Un jour, je suis entré dans le box-office sur la pente de la Piazza Bertolami. La personne d'à côté discutait avec papa. J'ai bondi avec l'index et le majeur pointés pour arracher les yeux de mon père qui trompait ma mère. Le voisin a réussi à me retenir, tandis que mon père avec un sourire m'a dit " Occupe-toi de tes affaires ". En 1944 naît un enfant brun, frisé comme lui...

À Badiavecchia, le grand-père paternel est tombé malade d'un cancer de l'estomac. J'obtins de la tante la permission d'aller le voir. Je descendais souvent de Castrangia et marchais le long de la rivière. Je me souviens de lui au lit, serein. Grand-mère était toujours occupée avec le magasin et pouvait y consacrer peu de temps. Elle lui a mis un rameau d'olivier dans la main pour chasser les mouches, mais il s'est aggravé et n'avait plus la force et je les ai chassées. Le 2 novembre 1944, à l'âge de 66 ans, il s'envole pour le Ciel. Papa était encore en Sicile. Les oncles ont

également assisté aux funérailles.

De temps en temps, je recevais une lettre de ma mère. En 1945, mon père est retourné à Domodossola et en 1946, mon frère Giuseppe est né.

Quatrième chapitre - Pétrole, toiles d'araignées et mauvais œil



La guerre faisait rage partout dans le monde, les communications étaient difficiles et nous n'avons plus jamais entendu parler de maman. Heureusement, mon père avait été rappelé en Sicile pour rejoindre le corps des Bersaglieri et quand il eut quelques jours de liberté il vint me voir. A cause de la guerre, il y avait beaucoup de monde à la campagne. Les déplacés restaient généralement une quinzaine de jours, mais ensuite la ville risquait d'être bombardée et ils préféraient rester à la campagne toute l'année.

De temps en temps, je me réfugiais auprès de ces personnes. Il y avait une famille avec quatre enfants qui étaient toujours de bonne humeur malgré leur manque de nourriture. J'ai vu la cupidité de mes oncles qui possédaient tant de figues sèches et n'en donnaient à personne: j'en pris une bonne poignée et les lui apportai en cachette. Certains des haricots qu'ils m'ont donnés pour le petit-déjeuner, je les ai gardés. Même du pain dur: une tranche que ma tante a mis dans ma poche avant d'aller à l'école je l'ai partagé avec ces enfants et en retour ils m'ont donné

quelques feuilles pour écrire, ils m'ont fait jouer à la balançoire et l'un d'eux a construit les jouets, des chaises et des lits pour poupées qu'elle me destinait ainsi qu'à sa petite sœur, tandis que sa sœur aînée nous fabriquait des poupées de chiffon.

Il m'arrivait parfois de descendre à la rivière, où les femmes du voisinage allaient laver leurs vêtements avec de la cendre, et je restais debout et émerveillé par le feu allumé pour chauffer l'eau dans un récipient soutenu par deux grosses pierres. Je n'ai jamais vu ma tante faire ces opérations. Il ne se lavait presque jamais ni n'allait à la rivière quand il n'y avait personne pour ne pas exhiber ses vêtements gras et très sales.

D'autres fois j'ai observé les femmes qui pendant deux ou trois jours étendaient sur les pierres la toile de lin tissée à la maison. Ils l'ont mouillé et l'ont laissé sécher sous le soleil brûlant jusqu'à ce qu'il devienne blanc. Ma tante m'appelait toujours à la maison mais je faisais semblant de ne pas entendre. En temps de guerre, la belle-fille était également revenue de Turin avec une petite fille. Par respect pour Salvatore, son beau-fils, elle était traitée comme une reine. Pendant ce temps ils sont restés au village et pour l'occasion la tante a sorti le savon parfumé, les serviettes en lin, le sèche-vaisselle, la nappe et les serviettes pour faire bonne impression. Au lieu de cela, j'ai été traitée comme une servante, envoyée pour faire des courses et puiser de l'eau à la fontaine, car envoyer un invité était une honte.

Noël arriva et, selon la coutume du Nord, le matin, la mariée trouva un beau cadeau de l'Enfant Jésus à sa fille: un bel ensemble de pots et de soucoupes pour une poupée. Je me réjouissais pour elle, mais en même temps j'explosais de colère de n'avoir jamais vu ces choses m'arriver. Je devenais de plus en plus faible. Il y avait des raisins mais malheur à les manger: il fallait les presser pour le vin. Vous ne pouviez manger que celui

volé aux voisins. Les noisettes étaient ramassées mais pour les revendre. J'en mangeais en cachette comme les écureuils dans les bois. Mes oncles n'achetaient du lait qu'à Noël et à Pâques pour faire des biscuits et je l'écrémais à la cuillère pendant qu'il bouillait. Ma tante me préparait rarement des œufs au plat. J'espérais souvent qu'elle me le ferait frire: " Rangeons-le comme ça quand nous en aurons et que la poule passe (c'était un jeune homme de Messine qui faisait le tour de la campagne pour ramasser des œufs, les faisant passer pour frais) nous " Je les vends et j'obtiens l'argent. Il a ramassé les œufs pendant deux mois puis les a vendus.

Ceux de Messine qui ont acheté les œufs se sont probablement retrouvés avec un poussin. Les figues devaient être dégustées, seules quelques-unes pouvaient être mangées, les autres étaient laissées sécher au soleil pour être vendues ou conservées pour l'hiver. Au mois d'octobre, de belles châtaignes avaient lieu le soir. S'il en restait quelques-uns épluchés, mon oncle les laissait sur la table de la petite pièce (pas sur l'assiette mais sur la natte graisseuse de l'huile qui coulait de la lampe) et le matin, quand il se levait à quatre heures pour aller travailler, il m'a réveillé et en me tendant les marrons il m'a dit: "Tu déjeunes". J'obéis et les mangeai par faim, mais ils avaient un goût d'huile et me donnaient inévitablement mal au ventre. L'oncle se vantait autour de lui: - J'aime ma nièce, je lui prépare même des marrons quand il est encore tard le soir -. En fait, mon oncle avait de la haine dans les yeux. Parfois ils étaient jaunes, rouge feu quand il était en colère: bien que petits, ces yeux envahissaient son visage. Ils étaient petits et profonds comme des trous étroits d'où s'échappe la haine. Pendant ce temps la dysenterie et les vers triomphaient. Ma tante me donnait de temps en temps une cuillère à café de pétrole. Cela éloigne les vers, marmonna-t-elle pour s'en

convaincre... puis elle commença par le " prichentu ": - Mazzai un vermu gruossu quennu àa pagana, ùa u mazzu chi sugnu all Christian. O luridì sentu, o mardi sentu, o mercuridì sentu, o giuvidì sentu, o vinardì sentu, o sabutu sentu, matteia du jurnu di Pasqua u viermu sturdudu a tierra casca.-

(J'ai tué un ver gras quand j'étais païen et maintenant je le tue en tant que chrétien. Le lundi saint, le mardi saint, le mercredi saint, le jeudi saint, le vendredi saint, le samedi saint, le matin du jour de Pâques le ver étourdi tombe à terre).

Je ne sais pas comment j'ai pu survivre.

Ici, nous ouvrons une parenthèse.

Après de nombreuses années, le mal de ventre m'a saisi. J'avais l'habitude d'aller faire des radiographies avec des machines de la taille d'une pièce. Ils m'ont donné une bouillie blanche pour voir s'il y avait un ulcère. Malheureusement, vous n'avez rien vu. Le radiologue a dit que c'était une gastrite et m'a donné des palliatifs pour soulager la douleur. J'en suis arrivé au point où je ne peux plus avaler une cuillerée d'eau. J'avais une cinquantaine d'années. Paolo, un ami d'Armando di Piacenza, proposa de m'emmener chez un spécialiste. Lui aussi est venu voir le Dr Mazzeo. L'instrument de gastroscopie n'a pas pu passer la gorge. " Je ne sais pas comment sauver cette femme, dit le médecin, le pylore est fermé. Toutes les personnes qui ont fait la gastroscopie sont sorties de la pièce sur leurs propres jambes. Moi sur une civière avec une intraveineuse. Le médecin m'a prescrit une cure forte pendant deux mois. Quand je suis revenu, l'instrument ne passait toujours pas. Une autre cure encore plus forte pendant trois mois.

Cinq mois après la première visite, l'instrument a commencé à

percer le pylore. "Miracle!" dit le docteur Mazzeo. Une fois le tube retiré, il m'a posé de nombreuses questions pour comprendre s'il s'agissait de quelque chose de congénital ou causé. J'ai commencé à pleurer: "Peut-être que c'est le pétrole que Zizi me donnait de temps en temps pour les vers." Le docteur a mis ses mains dans ses cheveux: "De l'huile ? Et tu es toujours en vie !". Poursuivant les traitements, de temps en temps je répétais la gastroscopie.

Grâce au Dr Mazzeo qui m'a sauvé la vie, maintenant, après de nombreuses années, je peux profiter de la nourriture avec juste quelques médicaments de confinement.

Quand quelqu'un l'appelait du balcon, sa tante lui faisait tourner la tête. Ils lui ont alors conseillé de prendre un petit verre de ferroquine à jeun. Elle a convaincu son mari de l'acheter et le matin il m'a aussi donné un verre.

Dans cette maison, d'ailleurs, la superstition régnait aussi. L'oncle avait toujours mal à la tête à cause du vin qu'il avalait, mais selon lui, la cause était le mauvais œil de quelqu'un. Sa femme dut le supplier: elle prit une assiette d'eau, versa du sel et une goutte d'huile puis commença par le prichentu pour le mal de tête: - Oglu biridittu, oglu santissimu, trasi ta sta casa e scaccia stu marocchiu, oglu biriditto sortez et chassez cette mammucca... (Huile bénie, huile sainte, entrez dans cette maison et chassez ce mauvais œil, huile bénie, fortifiez-vous et chassez ce démon...).

Cette tache d'huile bénite en s'étendant éloignait, selon leur croyance, le mauvais œil. Un peu plus tard cette eau fut aspergée aux quatre coins de la pièce et son mal de tête disparut.

Pour cicatriser les plaies, les toiles d'araignées étaient

associées à de l'huile, et à un morceau de viande pour faire du bouillon. Cette horrible concoction était, disaient-ils, infaillible ! Le matin, ils m'ont donné un verre d'eau avec de la magnésie. Au bout d'un moment, tout frissonnant, j'ai dû sortir dans le froid pour me libérer. Quand j'ai récupéré, ils m'ont envoyé chez une femme qui jouait des tours de magie: avec un fil, elle me mesurait de la tête aux pieds et avec la même mesure mes bras horizontaux. Si une pièce manquait, cela évitait la mort pour cette année-là.

Même si à leur manière les oncles avaient foi en Dieu, dans les Saints, dans la Madone. Chaque année, le 8 septembre, ils se rendaient à pied à Tindari, au sanctuaire dédié à la Vierge noire à une quarantaine de kilomètres de la ville. Dès l'âge de cinq ans, j'ai dû faire cette pénitence.

A l'occasion des pèlerinages au Sanctuaire de Tindari la veille, la tante fabriquait les bonnets (pantoufles) de chiffons. L'oncle est allé ponctuellement à la chasse et a ramené à la maison un ou deux lapins sauvages à cuisiner. Pour faire bonne impression, la tante a également préparé des aubergines farcies. Elle se regarda dans le miroir et s'essuya le visage avec un chiffon. A l'époque la chanson "Dove sta zazà, ma beauté" était en vogue, à partir de laquelle j'ai pris l'habitude de l'appeler "zizi".

Nous sommes partis pour Tindari vers onze heures du soir pour arriver à l'aube. Fatigué et épuisé à cause de ma fragilité, j'ai demandé plusieurs fois un peu d'eau fraîche, mais ils ne l'ont pas acheté aux étals comme tous les autres fatigués: ils ont fait la queue à la seule fontaine située près de l'église d'où l'eau chaude jailli il n'a pas aidé à apaiser la chaleur. Selon la tradition, ils achetaient des pois chiches, des fèves et des haricots cannellines, puis allaient à la messe, priaient la Madinuzza et en sortant rencontraient les villageois et mes parents paternels. A midi nous sommes allés manger sous les oliviers environnants.

Domage que j'étais si fatigué, en effet ce jour-là il y avait toujours des plats appétissants pour faire bonne impression devant des amis. Le déjeuner comprenait un lapin sauvage cuit au four, que mon oncle allait invariablement chasser quelques nuits auparavant, des aubergines et des poivrons farcis, des raisins et des biscuits faits maison. Pour rentrer chez eux, les amis prenaient un moyen: la voiture ou les charrettes tirées par des chevaux. Je regardais, déjà résigné à marcher à nouveau. Ce n'est que s'il y avait un oncle que je pouvais me permettre de faire de l'équitation, sinon c'était pénible.

Chapitre Cinq - Les hiboux



Toujours au sujet de la religion, mon oncle étant membre d'une confrérie, ils avaient l'obligation de se confesser et de communier le dimanche des Rameaux dans l'église de San Giorgio. La cérémonie avait lieu à cinq heures du matin, le prêtre confessant d'abord tous les hommes dans une chapelle, puis se dirigeant vers le confessionnal des femmes.

Quand ce fut le tour de la tante, qui portait un épais châle noir, elle porta le vêtement près de la grille pour se couvrir le plus possible: il lui sembla qu'elle devait inhaler du thé à la camomille. Il a avoué et puis: - Maintenant c'est ton tour - me dit-il. Même si je voulais me confesser pendant l'année, je ne pourrais pas. Ma tante m'a grondé: - Il ne faut pas se moquer du Seigneur, une fois par an suffit, sinon tu n'es pas digne de prendre l'hostie car tu peux pécher même avec les yeux -.

Vers neuf heures Sainte Messe, communion et immédiatement à la maison. Comme d'habitude, pour des raisons futiles, son oncle se mit à jurer, elle développa une toux nerveuse. Des scènes indescriptibles se sont produites: si ce jour-là pour une raison quelconque on en avait besoin, il ne pouvait pas cracher, sinon il jetterait le Seigneur hors de sa bouche. Si par malheur cela arrivait, il prenait le couvercle de la cruche, crachait dedans

et buvait à nouveau le liquide avec de l'eau et du sucre. Pour la semaine sainte, les gens restaient au village même la nuit pour assister aux sermons du soir donnés par le moine. Le jeudi, des colombes étaient préparées, une pâte à biscuits de différentes formes avec des œufs durs bouillis avec de l'eau et un anneau, un ingrédient colorant toxique. Le vendredi saint au matin, à jeun, toutes les églises ornées de germes de blé étaient visitées, puis trois feuilles de neveu étaient avalées (herbe médicinale au parfum très intense) qui garantissaient un bien-être pour toute l'année.

Vous n'aviez pas à travailler pendant la journée pour éviter de blesser Jésus crucifié, si vous cousiez l'aiguille piquerait, si vous voyiez qu'il y avait un risque de vous blesser le corps, etc. Ce jour-là, quoi que j'aie fait, je n'ai même pas été touché, sinon Jésus pleurerait. Le samedi à onze heures, c'était la messe de la paix et de la résurrection. Tous les enfants ont apporté les colombes pour recevoir la bénédiction du prêtre et ensuite les manger. Je n'ai jamais pu m'enlever cette satisfaction car je devais garder ma colombe avec deux oeufs pour le voyage scolaire qui était organisé le mardi après Pâques. J'ai dû offrir un œuf au professeur. Le jour de Pâques, ils m'ont acheté un agneau en massepain, le plus petit pour ne pas trop dépenser. L'oncle était assez avare pour cirer ses souliers avec la suie de la poêle qui s'était formée sur le feu. Si la tante savait qu'un travail était terminé et qu'ils le payaient, elle me recommanderait: - Demande à ton oncle s'il a apporté l'argent -.

Elle et moi avons failli l'adorer comme deux esclaves jusqu'à ce qu'il s'émeuve et lui donne dix lires et moi cinq. Je ne pouvais pas dépenser mon argent car il était destiné à la tirelire. Une fois, j'ai dit à ma tante que je voulais jouer à la loterie. Elle a accepté parce qu'elle espérait gagner. Le mien était un mensonge. En

réalité je me sentais aussi mal habillée par rapport à mes compagnes: elles avaient des jupes, mais ma tante ne les aimait pas et j'étais obligée de porter des robes entières. Toutes portaient des mi-bas en coton blanc, marron ou bleu, je devais me contenter de ses chaussettes orange, moins chères que les autres. Je les portais au-dessus du genou soutenus par un élastique, mais le plus gros problème est que, sans pied, ils arrivaient jusqu'à la cheville. Par-dessus, je portais une paire de chaussettes courtes à revers. J'étais déjà assez marginalisé et je devais me distinguer aussi pour les vêtements. Avec les cinq lires, j'ai pensé m'acheter une paire de chaussettes plus décentes que je mettrais le matin avant d'aller en cours. La boutique était fermée ce jour-là. Je ne pouvais pas rentrer chez moi avec l'argent parce que ma tante l'aurait retrouvé. J'ai pensé à les cacher sous une pierre le long du chemin muletier. Il a plu la nuit et étant en papier ils se sont complètement désintégrés, comme je m'en suis rendu compte le lendemain matin quand je suis allé les récupérer.

Quinze jours se sont écoulés et ma tante m'a demandé si j'avais gagné à la loterie. Même alors, je n'étais pas sincère et j'ai dit oui. Cet argent n'est jamais venu. Le Vendredi saint, lors de la procession en l'honneur de Notre-Dame des Douleurs, rencontrant l'institutrice, elle demanda des explications. Je mourais de honte. Naturellement, elle ignorait tout, alors j'ai reçu deux gifles de ma tante sous son regard sévère. J'ai toujours été à l'école de mon plein gré, mais avec de mauvais résultats. Personne ne me comprenait et j'étais toujours promu grâce aux recommandations, donc ma mère était calme qu'ils me fassent toujours étudier. J'étais bien avec juste le chat, jusqu'au jour où l'oncle ivre est revenu du village avec des tripes et l'animal en a pris un morceau pour se nourrir. Prenant un fusil laissé par les

soldats, il le tua en rase campagne. Pour moi ce fut une grande déception.

A l'heure du battage, j'allais cueillir les grains de blé et d'orge laissés dans la basse-cour des voisins, les mettais dans un sac et les apportais au moulin de la signora Tindara sur la rivière. J'ai ensuite apporté la farine à Novara à la cousine de ma mère qui, en tant que profession, étant veuve avec deux petits enfants, allait le matin ramasser du bois dans les bois et allumait le four pour préparer du pain pour celui qui lui apportait la farine, obtenant un peu d'argent et un peu de pain pour les enfants.

En septembre, lorsque les figues étaient mûres, je grimpais aux arbres et récoltais les fruits savoureux, les déposant dans des paniers de roseaux suspendus aux branches avec un crochet. Les figues étaient coupées et mises à sécher au soleil sur des cannes. Après quelques jours, ils sont devenus secs. Plantées dans de grands paniers, elles étaient consommées en hiver. En ces bons temps, Signora Maria, une voisine à la campagne, venait préparer des figues sèches. J'allais souvent la voir. Elle était mère de nombreux enfants. L'un d'eux, Carmelo, était épileptique. Parfois, on ne le trouvait plus. La mère inquiète est allée le chercher et je me suis presque amusé avec elle.

Quand j'étais en CM2, la maîtresse avait demandé d'informer les parents qu'elle nous emmènerait au cinéma voir le film " Le petit garçon alpin ". Les oncles: "Tu ne vas pas voir cette saleté". Le neveu du curé d'en face avait entendu: " Il faut l'envoyer, je ne l'ai pas vu non plus. Ensuite, ils ont été déplacés et j'ai pu partir.

Un colis était arrivé de maman avec des bonbons. J'en avais apporté à l'école. C'était une période de famine et les bonbons étaient également rares. La sœur de mon professeur enseignait la quatrième année alors que j'étais en cinquième année. Elle a demandé des bonbons pour une fille plus pauvre que moi qui

était malade et je les ai tous laissés pour elle.

En 1945, mon père est retourné à Domodossola. Je l'ai revu en avril 1946 et avec lui se trouvait ma mère qui attendait un bébé.

J'ai passé dix jours heureux avec mes parents. J'allais souvent rendre visite à mes grands-parents et à mes oncles, alors je mangeais autant que je voulais et buvais beaucoup de sodas de ma grand-mère qui les vendait. Ma mère a fini par vouloir m'emmener avec elle dans la haute Italie, mais ma tante, toujours fausse et égoïste, l'a convaincue de me laisser avec elle. J'ai fréquenté la cinquième année, toujours avec difficulté compte tenu de ma fragilité. Dans les jours de l'examen est venu les nouvelles de la naissance de son petit frère. Tout heureux, mais désolé en même temps j'ai pleuré de joie et de douleur. C'est peut-être pour cette raison que l'enseignante m'a promu même si elle n'a pas ouvert la bouche à propos des examens. Cette année-là, ils installèrent une section gymnase dans le village et presque tous mes compagnons s'étaient préparés aux examens d'entrée pour y accéder. Pour moi, il n'y avait aucune possibilité: mes oncles étaient convaincus que seuls les hiboux fréquentaient ce genre d'école. En fait, après avoir terminé le lycée, il fallait aller à Messine pour le master. Mes parents devaient s'occuper d'envoyer l'argent pour les livres, ils n'auraient pas fait de courses. Je n'arrêtais pas de pleurer parce que je voulais continuer mes études. Ils m'ont alors offert la possibilité de m'inscrire au biennium professionnel, une sorte de collège très pauvre qui dure deux ans. Les plus pauvres y allaient, en tout cas j'acceptais. Marchant dans les deux sens, matin et après-midi, j'ai assisté au cours. L'école était mixte: les garçons les plus chahuteurs levaient la main contre le directeur qui enseignait les mathématiques, ils faisaient aussi trébucher les professeurs d'italien et de français. Les travaux ménagers étaient

enseignés aux filles et les notions agricoles aux hommes. En réalité, rien n'a été appris du tout. Mon profit était bon étant timide et avec une grande soif d'apprendre.

Avant la fin de l'année scolaire, les professeurs nous avaient préparés pour un théâtre caritatif. J'ai dû faire une apparition déguisée en gamin des rues. La casquette plate de l'oncle était là, il manquait le short. Quand je l'ai dit à ma tante, elle s'est exclamée: "Tu es gentil de payer la caution." Je n'ai pas perdu courage: je suis allé chez la femme du barbier Liezza pour lui demander d'emprunter le pantalon de son fils. Ainsi, le soir du récital, je m'habillai en gamin des rues, au milieu des applaudissements et du désespoir de mes oncles, présents pour l'occasion dans le public.

Malheureusement, même ces deux années ont passé et j'ai fini l'école en pensant toujours que j'étais resté aussi ignorant qu'avant.

Sixième chapitre - Veuillez me pardonner (Lumière des étoiles)



J'avais douze ans lorsqu'au mois d'août ma mère est venue me rendre visite avec mon père et mon petit frère que je voyais pour la première fois. Voir son petit visage m'a rendu heureux et je me souviens de ce jour comme l'un des plus beaux jours de ma vie. Mes parents étaient bien décidés à m'emmener avec eux pour me ramener à l'école, mais ma tante les a pour la énième fois détournés de l'idée: elle m'aurait envoyée comme couturière avec la perspective de bien apprendre le métier. Et c'est arrivé, contre ma volonté. Mes parents sont partis et je suis restée en Sicile comme une idiote. Depuis lors, je n'ai plus eu la paix et j'ai toujours pleuré en secret. Mes oncles disaient que mes parents ne m'auraient certainement pas aimé comme eux, qu'ils m'avaient élevée comme une fille (une fille aurait certainement traversé les mêmes peines que moi). Un jour, ma tante alla chez la meilleure couturière de la ville, où ma mère avait aussi appris le métier, pour lui demander si elle accepterait de m'engager. La couturière a répondu qu'elle avait déjà huit filles et qu'elle ne pouvait pas augmenter le nombre. Le lendemain sa tante lui apporta des œufs pour la convaincre et elle lui dit: - Reviens

dans un mois, peut-être qu'un des apprentis part pour Turin et il reste encore une place libre pour ta nièce -. Ponctuel, au bout d'un mois ma tante m'a envoyé au laboratoire. La jeune femme, qui ne mesurait pas plus d'un mètre et demi, m'accueillit: - D'accord, je te prends parce que je te plains, je suppose que tu préfères venir chez moi plutôt que de rester à la campagne avec ta tante -. Il n'avait pas tout à fait tort de le penser. Le lendemain à huit heures, je me suis présenté. - Commencez à balayer le laboratoire - me dit-il - puis vous laverez le sol -. L'histoire commençait à m'énerver. J'ai commencé à nettoyer du mieux que j'ai pu. J'étais de petite taille, j'avais douze ans, mais j'en avais l'air huit.

Je ne savais pas comment laver le sol: à la campagne, il était en pierre et au village, où il y avait des carreaux, ma tante ne les lavait jamais pour ne pas les user. J'ai essayé de faire de mon mieux, mais la couturière m'a traité d'âne parce que je ne m'étais pas bien lavé. A neuf heures, les ouvriers arrivèrent et commencèrent à s'intéresser à la nouvelle causita (petite fille). Ils me regardaient tous avec pitié. J'ai entendu leurs discours et je suis tombé des nuages sans connaître l'essentiel de la vie. De temps en temps, on me donnait un petit travail de couturière, des choses que je ne faisais pas de mon plein gré, toujours aigri de ne pas avoir pu étudier. Il y avait un côté positif à la journée: à midi, n'ayant pas à retourner à la campagne, je mangeais tranquillement à la maison, étais une serviette sur la table, disposais le verre, la bouteille d'eau et une assiette. Bref, pour manger un morceau de pain dur et de fromage, je me suis amusé à mettre la table comme tout le monde. Après le déjeuner, je suis allé chez une voisine qui avait neuf ans de plus que moi et qui était couturière. Elle m'a aidé à ouvrir les yeux sur ma naïveté. Avec elle vivaient sa mère, une sœur à pattes d'éléphant et une

autre invalide.

Parfois, ils m'invitaient à prendre un bol de soupe. La couturière m'a demandé de l'aider à coudre des vêtements de bébé au point de croix. Une fois, j'ai eu une crise de tristesse et j'ai arrêté de travailler à mi-chemin. Une autre fois, par dépit, j'ai pris les cendres du brasier et je les ai dispersées le long de l'escalier. Ils ont dit: " Qui eve paccia ? Ai-je attrapé une maladie ? ". Finalement, ils m'ont compris et m'ont pardonné.

Parfois, j'allais chez les religieuses de l'orphelinat Antoniano pour jouer avec les orphelines. Je les enviais un peu parce qu'ils vivaient leurs journées dans l'ordre. Ils mangeaient la table toujours bien dressée, puis ils jouaient et enfin à heures fixes ils se consacraient à la dévotion de Dieu en priant. Je me suis dit: - Ils ont de la chance, ils n'ont plus de parents et pourtant ils vivent bien avec les nonnes, alors que j'ai des parents mais je suis obligé de vivre avec ces oncles baissiers -. À leur insu, pour éviter un interrogatoire fastidieux ultérieur, j'allais parfois rendre visite à une tante paternelle qui habitait le village. Je lui ai demandé de l'argent pour envoyer une lettre à ses parents les suppliant de m'emmener avec eux.

En novembre de chaque année, ils m'emmenaient à la foire de Sant'Ugo qui avait lieu à Piano Vigna. Dans cette localité, les grands-parents paternels installèrent un hangar où ils préparaient de la viande grillée et des saucisses qu'ils vendaient accompagnées d'un bon verre de vin. Pour moi c'était l'occasion de me retrouver avec mes parents paternels, déguster de la bonne viande et boire un soda coloré, regarder les étals vendant des braseros, des lanternes, des pots en terre cuite, des quartare et des bumbaelli.

Le lendemain, nous sommes retournés à Badia Vecchia pour la fête de Sant'Ugo, une messe, une petite procession et ensuite

dans la boutique de mes grands-parents qui m'ont offert de la saucisse, du pain et du soda, celui-ci tiré d'une bouteille fermée avec un boule à l'intérieur.

Une fois avant Noël, nous sommes allés à Messine pendant 3 jours. Nous avons couché avec un parent. Je ne l'aimais pas du tout: elle disait à ses oncles qu'elle avait volé des œufs à une paysanne au marché, la distrayant. J'avais appris au catéchisme qu'il ne fallait pas voler. Avec la fille le soir nous sommes allés chez un monsieur qui fabriquait des figurines. Pour être généreux, mes oncles m'ont donné de l'argent pour les acheter. Sur la table sacrée de Castrangia, j'ai pu construire une crèche. Avec des branches d'asperges et quelques flocons de coton j'ai formé une hutte. Le soir, j'ai apprécié l'ambiance de deux bougies créées avec des coquilles de noix trempées dans l'huile et un bout de ficelle à côté de l'Enfant Jésus. L'oncle Michèle apprécia également l'idée et voulut me récompenser: " Ntoia, épluche deux figues de barbarie ", et ma tante alla les chercher sous leur lit où elles étaient gardées.

Quand je me suis arrêté pour dormir seul à Novara, pendant la neuvaine de Noël, j'ai accompagné ma voisine Antonietta à la cérémonie qui avait lieu à 5 heures du matin dans l'église de l'Annunziata. Au fond de l'église, le sacristain fournissait les chaises moyennant paiement. Nous les avons ramenés de chez nous. Au retour, nous avons rendu visite à Carolina, la blanchisseuse de l'ingénieur, déjà au travail tôt le matin sous l'escalier. A cette époque, elle était déjà allée puiser de l'eau à la fontaine de San Francesco avec de grands litres, pour remplir le baquet en bois. Il a dit: "Caùsi, attends ici, je vais voir s'il restait des biscuits à ces messieurs hier soir, pour que tu puisses prendre le petit déjeuner". Il ne revenait presque jamais les mains vides. J'ai invité Antonietta à monter et nous avons allumé le

brasero. Quand Carolina n'a rien trouvé d'autre à manger, je suis allé à la cuisine chercher un morceau de pain dur et un verre d'eau du "bumbaello". Jusqu'à 8 heures, nous nous sommes arrêtés pour faire des napperons, puis nous nous sommes dit au revoir: je suis allé à l'atelier, Antonietta est allée chez elle pour aider sa mère étant la fille unique avec 8 frères et sœurs.

Rien qu'à Novare, je me sentais citoyen. Quand je suis allé rendre visite à grand-père Turi, j'ai nettoyé les vitres pour lui et il m'a donné "un srea" (un pourboire). Je suis allé acheter du vernis à ongles. J'ai aussi acheté le dissolvant pour l'enlever quand j'ai senti que j'allais rencontrer mes oncles. J'ai utilisé du talc comme poudre pour le visage. Hélas: un jour je l'ai laissé sur mon visage et j'ai traversé mes ennuis, gifles et insultes. " Où as-tu trouvé l'argent pour cette merde ? Et moi: "Tu ne vois pas que c'est de la farine ?". Pendant ce temps, les voisins avaient déménagé dans un autre quartier. Un jour, ils m'ont invité à aller au cirque. "Je n'ai pas d'argent...", dis-je. Ils me les ont prêtés. L'après-midi, je suis allé à l'atelier pour profiter du spectacle: des singes au trapèze, des enfants à cheval, des éléphants, des clowns, des choses jamais vues. Malheureusement, j'ai dû obtenir 8 liras.

Quelques jours plus tard, en allant à Castrangia, à San Salvatore, j'ai rencontré la mère d'un camarade de classe avec un sac plein de légumes achetés aux agriculteurs. Il m'a demandé si je pouvais retourner au village (pour la mentalité de l'époque il avait honte d'aller sur la place avec le sac !). J'ai accepté, pensant que j'allais gagner de l'argent avec le pourboire. Malheureusement, ayant atteint sa maison avec difficulté, elle m'a récompensé avec quatre cacahuètes. Je n'ai pas perdu courage. J'ai gagné une lire en vendant un napperon à une dame de Fantina. J'ai construit des Pinocchios en carton avec des jambes et des bras déplacés par une ficelle. Certains

enfants les ont achetés pour quelques centimes. Autre idée: des lunettes de soleil pour les enfants pauvres. Je cherchais des emballages de bonbons colorés transparents devant les bars. Avec du papier sucre j'ai découpé le cadre et j'ai pu récupérer d'autres centimes. Au bout de deux mois, j'ai réussi à rendre les 8 liras.

Malgré son âge avancé, le grand-père souffrait d'asthme et d'une hernie qu'il portait depuis l'âge de cinq ans, il essayait de se distraire à la campagne, puisque sa fille n'allait presque jamais lui rendre visite. Il allait bien pendant les deux mois d'été quand sa belle-fille arriva de Messine: elle lava son linge et saccagea la maison pour la nettoyer de tout ce qui s'était accumulé pendant l'année.

Quand nous nous rencontrions, elle me disait: " Ta tante est honteuse, tu ne peux pas faire souffrir un pauvre vieux comme ça dans la crasse. Le soir je suis allée me signaler, mais la tante a critiqué sa belle-sœur: - C'est une citoyenne, elle peut penser par elle-même ce qu'elle veut -. Et je lui ai rétorqué: "Tu as raison, j'ai vu le nettoyage que tu fais: tu as même lavé l'urinoir à l'acide et il est à nouveau brillant". À ce moment-là, il m'a giflé parce que nous ne devrions pas parler de ces choses et j'étais dégoûtant.

Un jour, mon grand-père m'a donné de l'argent et j'ai acheté un livre de chansons dont parlaient les filles de l'atelier. Pendant un certain temps, j'ai réussi à le cacher, mais un soir, je n'ai pas eu le temps et mon oncle, s'en rendant compte, a commencé à jurer: "Même ces vilaines ordures, maintenant tu deviens un tyran." À ces mots, je lui ai déchiré le visage avant qu'il ne le fasse. Face à ma rébellion il ne vit plus, il baissa la ceinture de son pantalon et se mit à me battre violemment. J'avais environ treize ans et c'est la seule fois qu'il a dit à sa femme: " J'ai appris qu'une dame part pour la haute Italie, pour accompagner ta nièce au village et

l'envoyer avec elle chez ses parents ". A ce moment je me suis senti heureux, j'ai aussi oublié les douleurs des coups que j'avais pris, alors je suis allé m'asseoir sur l'herbe pensivement. L'obscurité commençait à tomber, pensai-je, alors que les ombres de la nuit s'infiltraient dans les branches des arbres et qu'un vent léger et froid montait de la rivière.

Je me suis appuyé contre un noyer et je me suis endormi en regardant les nuages. J'ai beaucoup rêvé, un essaim de rêves colorés. Une légère brise caressait mon visage. J'ouvris les yeux et étrangement aimé cet endroit que j'avais toujours détesté et je réalisai pour la première fois avec étonnement qu'il n'était éclairé que par la lumière des étoiles. Je me laissais aller dans cet état d'abandon, je rêvais à nouveau. Le bonheur comme un fluide mystérieux entraît goutte à goutte dans mon petit être. Je n'étais pas une gentille petite fille. Mes pieds étaient ridés d'avoir marché sur les cailloux pointus du ruisseau, mais tout mon corps, et même mon âme, étaient désormais habitués à détester tout ce qui pouvait paraître doux et tendre. Mais j'avoue que ce bref sommeil de ce soir-là était merveilleux et que je ne l'ai jamais retrouvé. C'est peut-être pour ça que je m'en souviens encore. Soudain une main se posa sur mon épaule, tante Antonia arriva et me réveilla brusquement à sa manière: "Rentrons à la maison. Quand nous y serons, tu baiseras la main de ton oncle et lui diras - Pardonne-moi -". Et c'était ainsi.

Ce soir-là, je me suis allongé en tremblant, je n'ai pas pu dormir la nuit et j'ai passé des heures dans l'anticipation spasmodique de la journée. Si je glissais dans le sommeil sans m'en rendre compte, je sursautais comme par un appel ou un sursaut de conscience, qui m'exigeait de me réveiller et de souffrir et ne me laisserait aucun répit. Je passai le reste du temps les yeux ouverts à scruter les monstres que l'obscurité de la nuit attirait

sur les murs et, sans avoir la force de rien faire, je pleurais et pleurais. Mais ce n'était pas un cri triste, c'était quelque chose d'autre que je ne pouvais pas entendre. Le lendemain, je ne suis pas allé au laboratoire parce que mon corps ressemblait à une carte, il était tellement meurtri. Je n'y suis retourné qu'après une semaine lorsque les marques ont commencé à s'estomper.

Chapitre Sept - Émilie



Le dimanche après-midi, je suis allée à l'orphelinat avec des amis: une religieuse nous a expliqué l'Évangile d'une manière sympathique avec quelques blagues pertinentes. Quel bonheur de passer cette heure dans la joie. Un jour, il nous a dit qu'en octobre l'évêque de Messine arriverait pour les confirmations.

- Levez la main si vous voulez ce sacrement pour que je le communique à l'archiprêtre Monseigneur Salvatore Abbadessa - Ne sachant que faire, j'ai timidement levé la main. Quelques jours plus tard, j'ai dit zizi. Elle était gênée: elle devait chercher une marraine. J'ai proposé la fille du facteur, Miss Rina, une jeune institutrice. Comment pouvons-nous lui demander ? Le lendemain, nous sommes allés chez elle et elle a accepté. Le 9 octobre 1948 dans l'après-midi, je suis allé avec mes amis à l'Église Mère pour me confesser. Le lendemain matin, je suis allée chez la marraine et elle m'a offert un bracelet en filigrane entrelacé de petits cœurs. J'ai commencé à me réjouir. A 11h, nous sommes allés à l'église. L'évêque est arrivé et a commencé à célébrer la Sainte Messe. À l'entracte, nous nous sommes alignés dans la nef centrale et un par un, il nous a confirmés. Après la messe, les oncles n'ont même pas offert de café à la marraine. Ils l'ont simplement saluée en l'appelant simplement

"commare".

Je me souviens qu'enfant, en revenant de Castrangia avant d'arriver au village, il y avait une chapelle dédiée au Sauveur. Le zizì s'arrêtait un instant et disait à haute voix "oh mères, oh mères...". Je pensais que c'était une prière. En vieillissant, j'ai réalisé qu'elle appelait plutôt sa mère décédée, car le cimetière est situé juste au-dessus de la chapelle. Je n'avais jamais visité le cimetière car zizì n'allait même pas à la fête des saints. Je savais qu'à cette occasion, les gens achetaient des fleurs à Signorina Signorino dans un lieu appelé "Fussadello" et presque en procession ils allaient décorer les tombes de leurs proches. Une fois, j'ai proposé à zizì: "Pourquoi n'irions-nous pas aussi visiter la tombe de ta mère ?"

Elle a répondu qu'elle serait désolée. - Inutile d'invoquer "les mères - les mères" si vous ne voulez pas lui apporter ne serait-ce qu'une fleur. - A ces mots il fut presque ému. Nous sommes allés à Fussadello pour acheter des chrysanthèmes. Le jour de la Toussaint, je suis allé appeler grand-père Turi pour nous emmener sur la tombe des "mères", pour moi grand-mère Rosa. Papy avait récemment fait reconstruire cette tombe parce qu'en temps de guerre la seule bombe larguée dans le cimetière l'avait détruite.

Bien que fier d'avoir gagné une autre bataille, mes pensées allaient jour et nuit vers mes parents. J'ai essayé de me distraire quand j'étais au labo. J'ai commencé à prendre plaisir à coudre: j'ai préparé la ouate pour les épauettes, j'ai soufflé sur le fer à charbon. Quand le fer était chaud, les grandes filles repassaient les pièces pour en faire des vêtements. Pour le maintenir tendu, il était d'usage de mettre des poids de plomb cousus entre deux rubans sur le bord. Je les achetais à mon parrain qui vendait du matériel pour les carabines. C'étaient des pastilles que je devais

aplatir avec un marteau. Parfois, j'aplatiss même mes doigts... Pendant ce temps, Mme Orlando organisait des cours de coupe rémunérés pour les filles plus âgées. J'étais assis loin mais tendant l'oreille pour comprendre quelque chose des leçons. Une fois, les oncles ont dit que nous allions à Fantina pour trouver la "commare" et la "comparée", celles qui, lorsqu'elles venaient à Novare pour des courses importantes, couchaient avec nous. Une fois, la marraine a demandé à zizi "Quel âge as-tu?" Et zizi: - Mi orbu da vista i l'occhi, nun mi riguordo - (si je n'avais pas la vue, je ne m'en souviens pas).

Avec le conseil de grand-père Turi, j'étais allée acheter un morceau de tissu vert, pour tester mes capacités, j'ai fait une jupe. Le jour du départ pour Fantina arriva (deux heures de marche). Nous nous sommes levés à 4 heures. Je voulais surprendre Zizi en enfilant ma jupe. C'était si étroit que je pouvais à peine marcher. Quand ils ont vu ma création ils ont commencé à dire: - On l'a élevé et maintenant qu'il commence à grandir, c'est une coquette. Cela nous fait honte. Et je lui ai fait remarquer: "Je ne l'enlèverai pas, si tu veux c'est comme ça, sinon tu y vas !" Mais dans mon cœur, je me suis dit "comment puis-je marcher dans une jupe aussi serrée...". Nous sommes quand même arrivés à destination. La commare m'a demandé où j'avais fait faire une si belle jupe. - Sa figi illa - (elle l'a fait) dit zizi. - Alors, quand nous devons coudre quelque chose, nous venons à elle -. La fierté du hibou...

Parfois, dans le village, je voyais des choses qui m'attristaient. Emilia était une sourde-muette, peut-être sans abri. La plupart du temps, il passait dans la rue où j'habitais. S'il rencontrait quelqu'un, il mettait sa main à sa bouche. Parfois, les gens lui offraient un morceau de pain, mais il y en avait qui lui donnaient sans scrupule des croûtes de fromage puis se cachaient pour

voir la réaction: la pauvre s'asseyait sur le pas d'une porte et se cognait la tête contre le mur. Un jour, en allant chercher du fil à la boutique, j'ai entendu la voix forte d'Antonio, l'aveugle. De l'abbaye, située en haut de la ville, il annonça que les sardines étaient arrivées. Avec quelques liras du pourboire de mon grand-père qui me restaient, je suis allé chez le poissonnier acheter quelques onces. A midi j'allumais le poêle avec du charbon de bois, cuisais les sardines et les mettais dans un morceau de papier sulfurisé. Quand j'ai vu passer Emilia, je les lui ai données. Elle les regarda avec étonnement et sourit un peu pour me remercier. Je l'ai vue assise dans l'embrasure habituelle de la porte, ne se cognant pas la tête contre le mur, mais portant ses doigts fins à sa bouche. Je n'ai pas mangé ce jour-là: j'ai dû nettoyer les braises restantes du poêle pour ne pas laisser mes oncles comprendre mes initiatives.

Angela est passée le long de cette route vers midi avec son fils Nino, une personne handicapée qui marchait mais parlait avec des gestes. Ils sont allés avec un seau chercher de la soupe à l'orphelinat. Un jour Nino était seul avec son seau, près de chez moi deux garçons l'ont déshabillé et se sont enfuis. Il n'a pas pu remonter son pantalon. Il était sans sous-vêtements. Je descendis timidement l'habiller. C'était la première fois que je voyais un homme nu. Malheur si les oncles avaient su, ça aurait été un scandale.

Dans l'une des nombreuses lettres envoyées à mes parents, j'avais exprimé le désir d'avoir une montre-bracelet. Sachant que la signora Agostina était venue de Domodossola, j'allai la voir. Dès qu'il m'a vu, il m'a pris dans ses bras et m'a donné un colis envoyé par mes parents. Je l'ai ouvert et à ma grande surprise j'ai trouvé une fourrure d'agneau marron avec des boucles de la taille d'un doigt, un chapeau de feutre et une boîte avec une

montre. Je tremblais de joie alors que la dame l'ajustait à mon poignet. Il m'a donné un verre d'eau pour récupérer et a couru à la maison. Le lendemain, quand mes oncles sont venus à Novare, ils ont dit que si je portais ce manteau de fourrure, ils me prendraient pour un fou: personne dans la ville ne possédait quelque chose comme ça. Cependant, je le portais avec fierté. J'ai relevé ma manche pour que tout le monde remarque la montre. Je lui ai souvent donné de la corde, donc en peu de temps il s'est cassé. En chemin vers Castrangia, j'ai rencontré des personnes âgées qui m'ont demandé l'heure. Afin de ne pas faire mauvaise impression, j'ai regardé l'horloge maintenant irrémédiablement cassée et j'ai dit que j'avais oublié de la remonter. - Merci vous-même -. Ils m'ont salué et ont continué leur chemin.

Comparé à mes amis j'étais petit et mince, ils étaient tous "développés". Dans une lettre, ma mère a demandé à zizi si j'étais "développée" comme ma sœur Rosa. Mais pour Zizi, parler de ces choses était tabou. Il ne savait pas que je savais tout sur la vie. Rebelle comme toujours, je lui ai dit "Je ne suis pas 'Miss' parce que je suis sous-alimentée". Et elle: - Qu'est-ce que tu dis ? Nous vous avons toujours soutenu. Un soir, je dormais à Castrangia et je me sentais mal. J'avais des sueurs froides. Pensant que c'était la fin, j'ai prié, pleuré et je suis sorti dans le noir pour uriner quelques gouttes. Et eux: "Si tu te relèves je te frappe !". Peut-être que la Madonna del Tindari m'a protégée. Je retournai sur le lit de paille et m'endormis. Le lendemain, au laboratoire de Novare, la signorina Assunta me vit plus pâle que d'habitude. Quand la serveuse lui a apporté du café et du lait avec des tartines comme elle le fait tous les matins, elle m'en a offert aussi.

Chapitre huit - Le vol des hirondelles



Passant beaucoup de temps à Novara, la vie m'a semblé avoir changé: peut-être parce que je suis allé rendre visite à grand-père Turi et que j'ai volontiers bavardé avec lui sans interruption pendant des après-midi entiers. Il m'a raconté de nombreuses histoires de sa vie et à quel point son existence avait été difficile. De plus, vivant à Novara, j'ai eu l'occasion d'assister aux événements importants qui se déroulent dans la ville. Surtout les grandes fonctions religieuses, les processions, les baptêmes, les confirmations, mais surtout les cérémonies de mariage, m'ont ému. A l'époque les mariages se célébraient le soir, j'allais presque toujours flâner avec mes amis dans l'église de San Nicola.

Un soir, je vis sortir une mariée en robe blanche accompagnée de son père. Blanche comme neige, elle ressemblait à une poupée, elle était si belle ! C'est Carmelina qui a épousé Filippo. Je m'identifiais entièrement et rêvassais: "qui sait, un jour ce sera

peut-être mon tour aussi...".

A cette époque, j'avais des sensations étranges, il y avait quelque chose de nouveau et d'étrange dans l'air, j'avais des prémonitions. J'étais agité et j'attendais qu'un événement extraordinaire se produise. Et en effet l'événement ne s'est pas fait attendre. Vers midi, le facteur passait habituellement. Un jour du mois de juin j'entends sa voix vociférante: " Campo, il y a du courrier ". J'ai pris la lettre, elle venait de... Domodossola ! Maman a écrit à sa sœur.

Je l'ai brusquement ouvert jusqu'à ce que je l'ai presque arraché et lu, il y avait la nouvelle que j'attendais depuis toujours: vers le 12 septembre, ma mère viendrait en Sicile pour me chercher et m'emmener vers le nord ! J'étais maintenant une jeune femme, l'avenir m'attendait et je devais trouver un travail. Connaissant la réaction qu'aurait eue ma tante, par prudence je cachai la lettre au fond d'un bocal qui contenait une mer de ferraille: si zizì l'avait lu pauvre de moi... Parfois l'oncle Micherillo venait à la boutique quand il ne travaillait pas dans les hameaux de Novara. Parfois, il venait avec zizì et, alarmé, il disait: "Ça fait un moment que ta maman n'a pas écrit, il a dû lui arriver quelque chose...". Moi, d'un autre côté, j'avais peur qu'une autre lettre n'arrive avec quelques allusions. En fait, un jour on est arrivé, mais heureusement sans aucune allusion au voyage en Sicile. L'été s'écoulait lentement pour moi, j'avais hâte que cette attente spasmodique se termine. Le travail m'a aidé à arrêter de penser et à passer le temps qui m'a séparé de l'arrivée de ma mère. Pour la fête de l'Assomption le 15 août, tout le monde voulait montrer son élégance et au laboratoire il y avait toujours beaucoup à faire, plus que d'habitude: beaucoup de dames voulaient montrer leur nouvelle robe. Le 13 août était dédié aux ouvrières qui pouvaient coudre leurs propres vêtements.

J'avais demandé à zizi d'acheter les trucs pour être sur un pied d'égalité avec des amis. Elle a accepté et j'ai choisi un tissu beige bon marché avec des motifs de nœuds bleus. La jeune femme de l'atelier l'a coupé pour moi et a chargé une ouvrière âgée de m'aider à le coudre. Le jour de la fête, j'avais une nouvelle robe comme tout le monde.

Il y avait aussi des connaissances venues de Fantina. L'une d'elles avait vu ma fameuse jupe moulante. Il a apporté un morceau de tissu et a demandé à zizi: "Ta nièce doit me faire une robe, elle est trop bien !". J'ai pris ses mensurations. J'avais en tête un modèle que Signorina Assunta avait réalisé pour un client. J'ai demandé un peu de temps pour le couper et l'essayer. "D'accord, le tissu est un peu lourd, adapté à l'automne. Je viendrai vers le 20 septembre."

Pendant ce temps Carmelina, une fille de l'atelier, invitait tous ses amis à son mariage, célébré un soir de septembre dans l'église de la Matrice. Avec la permission de zizi, je suis allé à la cérémonie. Parmi les invités, il y avait aussi une dame de Domodossola qui a annoncé son départ imminent: " Concettina, tes jours sont comptés à Novare. Ta maman viendra bientôt te chercher ".

Après les riches rafraîchissements, je suis rentré chez moi heureux. Les jours passèrent et la fête de Tindari du 8 septembre arriva, cette année-là la très longue route qui serpentait le long de la fiumara ne me parut pas du tout aussi dure et infinie que la première fois, j'avais l'impression de voler. De retour à Castrangia, j'ai informé zizi que je resterais quelques jours avec l'excuse inventée que le laboratoire resterait fermé jusqu'au 12. Ce matin-là, mon cœur battait la chamade. Nous avons cueilli des figues à apporter à un voisin et nous nous sommes dirigés vers Novare. A mi-chemin, j'ai vu ma mère de loin descendre le

long du chemin muletier. Je courus vers elle et la serrai dans mes bras avec toute la force que j'avais dans mes petits bras. Zizi s'est mis à crier: "Pourquoi es-tu venu tout d'un coup ? Penses-tu pouvoir emmener Concettina avec toi ?" "Oui - répondit la mère - nous partons dans trois jours". "Tu ne peux pas, il doit préparer une robe pour une dame de Fantina." C'était une autre excuse pour me retenir. Il criait tout le temps. Je touchais impassible le ciel avec un doigt. Mon seul regret aurait été de ne plus pouvoir rendre visite à grand-père Turi.

Le soir du 14, nous avons dîné. Zizi n'a ouvert la bouche que pour insulter ma mère: "Comme tu me l'as enlevée courageusement, tu n'as pas de cœur, tu me fais trop souffrir, je ne te considère plus comme une sœur." J'ai vu Michelillo pour la première fois avec des larmes. Sous sa carapace rugueuse et dure comme du bois évidemment quelques gouttes d'humanité étaient restées emprisonnées. Moi, par contre, j'étais devenu aussi froid que du marbre et je n'étais pas du tout ému.

Je n'ai pas dormi un clin d'œil la nuit, des milliers de pensées se poursuivaient chaotiquement dans mon esprit et j'avais hâte que le matin arrive pour partir. Maman avait commandé le taxi à un monsieur surnommé "cauzi i wolf" (pantalon de loup). A l'aube nous nous sommes levés, une touche finale à la valise en carton et un salut aux oncles. Ma tante au moment du départ est sortie de sa chambre en larmes, les cheveux détachés, et s'est jetée aux pieds de ma mère en suppliant: "Maintenant, je vais me tuer et tu auras la mort sur la conscience pour le reste de ta vie ! Je t'en prie, je te demande à genoux - dit-elle - je ne suis qu'une pauvre femme, seule et traitée comme une bête par un faux mari, personne ne m'aime. Ma soeur, je te demande de ne pas me l'enlever, aie pitié, tu n'as pas le droit de me laisser seule, elle a grandi avec nous comme une fleur et maintenant aucune

gratitude !"

Avec ses cheveux ébouriffés et son visage dégoulinant de boue, il martelait le sol en maudissant l'univers entier. Ma mère avait compris que sa sœur était devenue dangereuse et perdait la raison, en panique. Cependant, elle ne bougeait pas, elle ne se laissait pas apitoyer, elle était sourde à ses délires, elle regardait au loin et attendait la fin de son drame. Quand ma tante s'est rendu compte que ma mère était catégorique, elle s'est précipitée dans sa chambre en nous refusant un dernier au revoir. Du coup nous sommes partis, elle est revenue en jurant dans la rue, alors que nous nous éloignons nous l'avons vue rétrécir jusqu'à ce qu'elle devienne une petite boule noire qui se confondait avec les cailloux. Peut-être avais-je été cruel avec elle, comme seuls les enfants savent l'être, mais je me souviens qu'alors que je m'éloignais de sa maison protégée par la main de ma mère, quand j'ai vu qu'elle était sur le point de disparaître de ma vue tout mon ressentiment soudain s'est transformé en affection et j'ai ressenti un sentiment de compassion pour elle (j'ai appris plus tard que Zizi m'a pleuré dans les rues pendant quelques mois comme si j'étais mort).

Sur la Piazza Bertolami, les portes du taxi s'ouvrirent. De la fenêtre, j'ai salué tous ceux que j'ai vus jusqu'à la fin du pays. Pendant le trajet, avec un pincement au cœur, j'ai observé le paysage et la ville s'éloigner lentement de mon regard, nous sommes restés longtemps silencieux jusqu'à ce que j'aperçoive la mer. J'étais maintenant loin de Novare, définitivement ! Des pensées opposées se battaient dans mon esprit et je ne pouvais pas les contrôler, puis je me suis réveillé lorsque ma mère m'a caressé et m'a averti que nous étions arrivés. Puis j'aimais intensément ce pays que j'avais si longtemps détesté à cause de cette triste vie que je menais. A la gare de Vigliatore c'était la

grande confusion, beaucoup comme nous partaient vers le nord avec leurs valises en carton et autres sacs.

Un vent léger est venu de la mer et j'ai senti le goût salé qui a parfumé mes lèvres. Une bonne sensation que je ressentais pour la première fois. Nous avons attendu le train pendant une demi-heure. Pour moi, c'était un air nouveau. Les gens ont chanté la chanson populaire "Professeur, dites-moi qui est venu en premier, la poule ou l'œuf". Tout le monde revenait de vacances sur le continent. Arrivé à Messine je vis avec étonnement les voitures monter sur le bac. C'était la mi-septembre et des milliers d'hirondelles virevoltaient dans ce ciel très bleu au-dessus du détroit. Avec leur vol ils brodaient mon rêve: retourner enfin vivre avec ma famille. J'ai essayé de voir Dieu au centre de ce fond lumineux et, même si je ne le voyais pas, je l'ai remercié du fond de ma petite âme. Après d'innombrables heures, nous sommes descendus à Rome pour reprendre le train pour Milan, après plusieurs heures d'attente, où il y a eu un autre changement de train pour Domodossola. C'était un rêve. Dans ce train, ma mère a salué plusieurs personnes qu'elle connaissait. Tout le monde a demandé d'où elle venait et qui était la fille avec elle. Ils ne savaient pas qu'il avait une autre fille.

J'ai observé les paysages: j'ai vu avec émerveillement le lac Majeur et les îles, puis les montagnes. J'ai demandé combien de temps avant l'arrivée, sachant que la ville était dans une vallée entourée de montagnes. Nous sommes arrivés à Domodossola en fin de matinée. Le ciel était gris, les rues aussi semblaient être peintes en noir, les gens marchaient d'un pas déterminé en regardant le sol, même leurs vêtements étaient sombres. Papa nous attendait à la gare avec mon petit frère que j'avais vu en Sicile deux ans plus tôt. Bisous et câlins. En rentrant chez moi,

j'ai essayé de découvrir cet endroit qui allait bientôt devenir ma ville. J'ai compté les fenêtres des maisons mais elles étaient si nombreuses que j'ai perdu le fil de mes calculs. Il y avait trop de fenêtres et trop de maisons les unes sur les autres. Ils étaient si hauts que mes yeux se perdaient dans le ciel.

Je me sentais étourdi. Des milliers de questions jaillissaient dans ma tête, allaient et venaient avec impatience. Pendant le voyage, je ne pus prononcer un seul mot. Puis, à la maison, j'ai eu une autre surprise lorsque j'ai vu mes sœurs, dont je ne me souvenais que par des photographies. Une autre surprise était la cuisine avec évier, robinet et cuisinière à gaz (à Novara, il n'y avait pas d'eau dans la maison et la cuisine se faisait au bois). Le soir, la comare Grazia est venue nous rendre visite avec sa fille Caterina. Même les voisins voulaient me rencontrer. Le lendemain soir, papa m'a emmené au cinéma. Une des meilleures soirées de ma vie dont je me souviendrai toujours, jusqu'au dernier jour. Enfin j'étais avec mon papa, avant je l'aimais comme on aime un père absent, maintenant je l'admirais et enfin pour la première fois je me sentais protégée comme si j'étais sa princesse. Bref, il me semblait que je marchais au-dessus des nuages, j'avais atterri en un autre point de l'univers.

Chapitre neuf - La porte du ciel



Avant de quitter la Sicile, ma mère avait réussi à me trouver un travail chez le fourreur et au bout de deux jours elle m'a accompagné au travail. Nous avons quitté la maison tôt le matin: j'étais très excité par cette nouvelle.

A l'entrée j'ai été accueilli par Miss Tilde qui m'a fait un grand sourire et m'a pris par la main, une femme agréable et gentille. Tilde m'a dit en milanais "Bonjour bela tusa (fille), viens, je te présente les filles qui travaillent avec moi: Nella et Teresina. Elles ont beaucoup d'expérience, elles t'apprendront à travailler. S'il y a problèmes - a-t-elle ajouté - n'ayez pas honte de demander". Donc, en un clin d'œil, j'étais de retour avec mon nouveau travail.

Je me sentais déjà grandi et pour marquer ce changement dans la vie de la bela tusa pour la première fois vint la menstruation. Elle ne connaissait pas grand-chose à ce sujet, mais d'après les histoires qu'elle avait entendues de ses amis plus âgés à Novare, elle avait compris que c'était la façon de devenir une jeune femme. Elle comprit qu'elle n'avait pas besoin de ce signal pour

être une femme: elle l'était déjà pour tout ce qu'elle avait appris, connu et aimé. Ce n'était plus une chenille et avait subi la métamorphose en papillon. Il est venu de très loin et en quelques minutes il est passé d'un monde à l'autre. Elle s'est retrouvée seule et en était très fière.

Pendant ce temps, je commençais à m'habituer au nouveau travail. À l'époque, les cols de fourrure étaient utilisés pour s'appliquer aux manteaux. Les peaux étaient mouillées avec une éponge et enfin clouées sur une planche de bois en les tirant de toutes parts. Cela m'a rappelé quand dans le laboratoire en Sicile j'écrasais les plombs pour les mettre en bas des vêtements. Même ici, il y avait quelques marteaux sur les doigts. S'il y avait un peu de soleil, on les laissait sécher dans le jardin sur la route, alors je devais veiller sur les précieuses peaux d'agneau de Perse, de renard, de vison et de rat-musqué. Pendant que je m'occupais d'eux, j'aimais regarder passer les voitures et les gens. J'ai même inhalé les gaz d'échappement des voitures et essayé de m'imprégner de ce parfum de ville, si nouveau et enivrant pour la petite fille qui a grandi dans l'air pur. La ville défilait sous mon regard et j'avais même perdu la notion du temps. Mon père m'a expliqué que là-bas la journée était divisée en heures, alors que lorsque j'habitais à Castrangia je ne connaissais que le lever et le coucher du soleil. Parfois, pendant que je m'occupais des peaux, une dame âgée de l'étage supérieur venait me tenir compagnie. Il parlait en piémontais strict et je ne comprenais rien: "Che bela fiola, da ndua ti vegnat (d'où es-tu) ? Cuma ti se ciamat (comment t'appelles-tu) ?". je mue. "Ti mi capisat mia (tu ne comprends pas) ?". Lorsque les peaux étaient sèches, Signorina Tilde découpait la forme des cols pour les couturières qui les commandaient.

Petit à petit j'ai appris à mettre la farce frisellina, le passafino

autour puis la doublure. Grâce à mes capacités, j'ai commencé à toucher mon argent de poche hebdomadaire et j'ai rapidement été à jour avec mes notes de retraite. Je me sentais plus grand. Il y avait une radio dans le laboratoire: j'aimais écouter les chansons. A l'époque, les réfrigérateurs n'étaient pas répandus mais la jeune femme possédait une glacière qu'elle remplissait de blocs de glace fournis par un monsieur qui passait avec une charrette dans les rues de la ville. Pour moi, boire une telle eau fraîche était une nouveauté. Un poêle à bois bon marché chauffait la maison. Il n'avait pas de téléphone, mais lorsqu'il devait appeler des clients, il m'envoyait chez sa tante, propriétaire d'une entreprise de construction avec plusieurs ouvriers. Parmi celles-ci, par coïncidence, j'ai vu pour la première fois... Mais ceci est une autre histoire que, si j'ai le temps et l'envie, je vous raconterai plus tard.

Chez moi je mangeais bien, le soir on sortait visiter le centre ville avec ses toits en lauze et ses boutiques aux belles vitrines. Le samedi, j'allais avec ma mère au marché, qui occupe une bonne partie du centre, quand je quittais le travail vers midi. Nous avons acheté le tissu pour me faire un manteau. C'était au carré. Je l'ai inauguré en me lissant à la messe de minuit à Noël. Bref, une vie heureuse.

Le carnaval est arrivé. Nous avons assisté avec une famille proche de la fête au théâtre Galletti. C'était un rêve de voir des bals masqués au milieu de jeux de lumières phosphorescentes.

Le samedi suivant, quand je me suis levé, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je pleurais parce que ma mère ne m'avait pas donné la magnésie San Pellegrino. Un de ses cousins est arrivé de Martigny. Il a déjeuné avec nous. Dans l'après-midi, je me suis senti étrange, il semblait que mon bonheur se terminait. Papa a accompagné le cousin au train, puis nous avons dîné.

Nous ne sommes pas sortis nous promener ce soir-là. Papa a dit à maman: "Je vais rendre visite à des amis au bar." Vers 22 heures, il rentra chez lui en gémissant et haletant avec un visage pâle, pétrifié par une forte douleur à la poitrine. "Teresa, prépare-moi une tisane de camomille". Pendant que papa soufflait sur le lit, j'ai couru avec une tante pour appeler un médecin à 50 mètres. Il est venu immédiatement, mais entre-temps mon père avait cessé de vivre. Nous avons appris plus tard que l'aorte avait éclaté. Il n'y aurait rien eu à faire de toute façon, papa est passé par la porte du ciel et s'est envolé pour le ciel. C'était le 17 février 1951. Toute la nuit, j'ai contemplé le corps impuissant de mon père. J'avais la tête qui tournait, un mélange de migraine et de vertige qui faillit m'éloigner de cette pièce où tous les objets devenaient odieux parce qu'ils étaient témoins d'une mort injuste. Je n'ai jamais cessé de penser à mon père et au sort cruel qui m'attendait à Domodossola, les larmes ne pouvaient plus sortir de mes yeux car elles étaient devenues sèches à force de pleurer. Ce Dieu que j'avais imaginé à mon départ dans la lumière éblouissante du détroit de Messine, où se cachait-il ? Pourquoi nous avait-il abandonnés ? Pourquoi m'avait-il tant trompé ? Pourquoi est-ce que maintenant que j'avais trouvé mon père, il m'était enlevé pour toujours ? Quel était le but de cette tragédie ? Maintenant que Dieu ici à Domodossola semblait différent, lointain, insaisissable, il semblait fait de ténèbres, insaisissable et impalpable, amer, un Dieu auquel je ne savais plus si je devais lui faire confiance ou l'ignorer pour le reste de mes jours. Pendant des nuits et des nuits, je restai silencieux, veillant les yeux tendus dans le noir, espérant presque qu'avec l'arrivée du jour tout redeviendrait comme avant. En ces jours angoissants, avec ma famille au bord d'un précipice, j'ai réalisé que le paradis n'était pas un endroit

pour les petites filles.

Une de ces nuits, au petit matin je m'effondrai et après un sommeil tourmenté je sombra dans un doux rêve: je me retrouvai sur le lac, puis mon père m'apparut les yeux et le visage plongés dans une lumière céleste. Maintenant, son visage ne souffrait plus et il était redevenu beau. Il m'a souri doucement, m'a pris la main, m'a serré dans ses bras et a commencé à me parler. "Mon enfant - dit-il - ce que je veux te dire maintenant, c'est mon amour, tout le bien que je te veux. Les circonstances ont fait que nous ne nous connaissons pas. Je regrette vraiment de ne pas t'avoir vu grandir..." .

Parfois je pense à ce rêve et à mon dernier voyage, je pense au moment où le Seigneur m'appellera, j'aime imaginer que lorsque je franchirai la porte du ciel mon père m'attend, habillé comme cette nuit il m'a emmené au cinéma: avec lui on a beaucoup de choses à se dire, il faut continuer cette conversation à jamais interrompue par cette froide nuit de février. Ce serait la meilleure façon, je pense, de commencer mon dernier voyage.

Maman était désespérée avec quatre enfants et sans pension parce que papa était un simple cordonnier. Tout le froid et toute la douleur du monde s'étaient abattus sur notre pauvre famille d'émigrés.

Loin de notre terre, loin de la vie, nous étions des grains de sable soufflés par le vent du désert.

Ma mère s'était perdue et toute son âme. Elle était devenue une coquille vide. Son corps était contracté comme un morceau de bois, il ne cessait de maigrir et son regard égaré, dans un visage pâle et inexpressif, restait fixé pendant des minutes entières vers un point lointain, vers la tombe de papa. Elle était devenue comme un fantôme possédé par l'impossibilité d'oublier. Je pouvais sentir le moment où elle tomberait et sombrerait dans un

désespoir sans espoir. J'ai essayé de la secouer, je lui ai parlé en essayant de lui remonter le moral. Incroyablement, les rôles s'étaient complètement inversés: c'était la fille qui consolait sa mère, lui racontant des histoires pour la préparer à vivre sans son mari et l'aider à oublier. Moi, la fille aînée, je n'avais pas encore 15 ans.

Après le dîner, je retournai travailler chez le fourreur pour ramasser encore quelques lires. J'étais celui qui essayait d'entretenir la flamme de l'espoir. Mais à la fin ma mère, je ne sais comment, peut-être à force de désespoir, entre un cri et un autre, elle a pris le monde entier sur ses épaules et s'est remise doucement à la couture, cousant des jupes et des robes de chambre .

Chapitre dix - La belle tusa



En mai de la même année, mon petit frère a attrapé la rougeole et je l'ai eue aussi, ne l'ayant pas contractée dans mon enfance. Pendant que j'étais au lit, j'ai entendu ma mère ouvrir la porte. Quelqu'un avait sonné la cloche. Puis j'ai entendu la voix de zizi et Micherillo. J'étais inquiet: avant ils ne m'avaient jamais emmené à Domodossola pour voir mes parents et maintenant ils étaient arrivés. Ils sont restés environ une semaine, puis sont repartis un peu déçus car ils espéraient que je retournerais en Sicile avec eux. En novembre, une lettre bordée de noir est arrivée. Maman était alarmée, en l'ouvrant, sa main tremblait. Je l'ai vue pleurer: zizi a annoncé la mort du grand-père Turi. Ils l'avaient trouvé mort dans la campagne de Bordonaro le 8 novembre. Il avait 87 ans. L'année suivante, il y eut une autre déception encore plus grande, lorsque par hasard les investigations aboutirent à la cause du décès par suffocation avec un mouchoir dans la gorge, retrouvé lors de l'exhumation.

Le crime avait été commis par une femme avec son frère, voisins à la campagne, pour voler la pension de 11 000 liras. Ils ont ensuite purgé 24 ans de prison pour elle et 12 ans pour complicité.

J'ai continué à être triste. Avec peu d'argent, 5 personnes ne pouvaient pas s'en sortir. Mlle Tilde a recommandé un faux licenciement pour que je puisse m'inscrire au bureau de l'emploi. J'allais souvent vérifier s'il y avait du travail, mais les espoirs étaient faibles. En avril 1953, j'appris qu'ils avaient embauché des filles dans une usine. Ils n'en avaient pas besoin, leurs pères avaient déjà un métier. Alors je suis allé au bureau pour protester: j'avais plus besoin de travailler que les autres. En mai, j'entrai enfin dans une usine où l'on produisait des bandes élastiques, des lacets de chaussures, des rubans, des tubes pour fils électriques. Un travail difficile avec des quarts hebdomadaires 6-13 et 13-21. Dans l'intervalle, j'allais aussi chez le fourreur pour arrondir mon salaire et soulager ma mère.

Août est venu. Pour les vacances, la comare Grazia a dû se rendre en Sicile pour rendre visite à sa mère âgée. J'ai aussi décidé de partir avec ma fille Caterina. Nous sommes partis en train pour Milan puis pour Rome où nous sommes arrivés de nuit. Nous avons dû attendre quelques heures le train pour la Sicile.



A la gare, nous avons trouvé des villageois, et parmi eux un acteur nain de Novare, Salvatore Furnari, et un soldat dont je ne me souviens pas du nom. Pendant que Signora Grazia se reposait sur un banc, Caterina et moi étions invités à nous promener. Ils nous ont emmenés sur la Piazza Esedra pour manger du mottarello. Il semblait commencer à revivre.

Lorsque le train déjà bondé est arrivé, Signora Grazia s'est empressée de monter avec deux gros sacs. Le train ne s'était pas complètement arrêté et elle est tombée à plat sur les rails. Catherine, moi et toute la foule avons crié au Père Éternel alors que nous la sortions pleine de bleus mais miraculeusement vivante. Elle a refusé d'être transportée à l'hôpital. Au bout d'une heure, le train est parti. Avant midi, nous sommes arrivés à la gare Terme Vigliatore où nous avons pris le bus qui a conduit à Novara Sicile, invités de zizì et Micherillo.

Ils nous ont accueillis en invités d'honneur. La nuit, tous les trois dans le grand lit, Caterina et moi n'avons pas fermé l'œil. Signora Grazia était pleine de douleur. La même nuit, il y eut une surprise: des jeunes hommes nous donnèrent la sérénade avec guitare et violon, mais l'oncle Micherillo, agacé, les fit fuir.

La mère de Caterina passait la plupart du temps au lit. Elle n'est sortie que deux fois en dix jours pour rendre visite à sa mère âgée. L'après-midi, je suis allé rendre visite à mes camarades de classe et amis du laboratoire. Un jour, j'ai aussi vu un camarade de classe qui est venu me faire un câlin. Il tenait un vélo par la main et je lui ai demandé de m'emmener faire un tour. A l'époque, à Novare, une fille à bicyclette n'avait jamais été vue. Dès que Zizì l'a découvert, elle m'a grondé: "Tu es devenu un hibou, je n'avais jamais imaginé des choses comme ça."

De retour à Domodossola, Signora Grazia avait du mal à récupérer. Après cette chute, les douleurs arthrosiques ont pris le

dessus. Elle n'est devenue courageuse que lorsqu'elle est allée avec sa famille à une fête, où j'étais moi aussi invité.

Je suis retourné travailler à l'usine et fourreur, mais j'avais besoin de nouvelles expériences. Un jour, alors que je visitais la paroisse de San Gervasio et Protasio, Don Giuseppe Benetti s'approcha de moi pour me poser quelques questions. Je lui ai confié toutes mes peines. Il m'a encouragé et m'a dit: " Dimanche après-midi, viens à l'oratoire. Vous y trouverez la présidente de l'Action Catholique, Miss Germana, qui vous présentera les filles et vous donnera plein de bons conseils ". Je me suis tout de suite retrouvé à l'aise: avec un peu de timidité j'ai commencé à me faire des amis. J'avais peur de ne pas pouvoir parler mais avec l'aide de Dieu j'ai surmonté les premières difficultés. J'ai pris plaisir à lire le journal de l'association en admirant la fondatrice Armida Barelli: grâce à elle ma vie s'était améliorée. Quand l'équipe de l'usine le permettait, j'allais à la messe du matin à 7h, où je rencontrais Don Benetti, que je considérais comme mon directeur spirituel. Le dimanche, je m'étais porté volontaire pour passer une heure au bon bureau de presse devant l'église. Plus tard, ils m'ont invité à rejoindre le conseil d'ACLI. Avec tous ces engagements, je me sentais importante et épanouie.

Les copains de l'usine me jugeaient sectaire, mais je ne me sentais pas mal à l'aise, au contraire je priais pour eux et les rappelais quand, avant de commencer le quart, ils parlaient vulgairement dans le vestiaire.

Chapitre onze - Visage de porcelaine



Un dimanche d'été, le président d'Azione Cattolica Germana a organisé un voyage dans les montagnes. Avec le peu d'argent qu'il me restait, j'ai pu payer les frais de déplacement. Nous sommes arrivés en bus jusqu'à Goglio, puis en téléphérique jusqu'à l'Alpe Devero puis à pied jusqu'à Crampio. J'ai contemplé la beauté des montagnes couvertes de fleurs: rhododendrons, renoncules, orchidées sauvages. Des myrtilles pour se régaler. Cabanes aux toits de pierre et aux fenêtres en bois avec des géraniums rouges et roses vifs suspendus aux rebords des fenêtres. J'ai demandé à Germana où se terminait la route. "Quand nous serons fatigués, nous nous arrêterons pour un panier-repas". Vers 13h nous sommes arrêtés pour boire l'eau claire qui descend d'un rocher vers la vallée. Après avoir mangé, prié et chanté, nous sommes rentrés. Je tremblais de joie: je n'avais jamais passé une aussi belle journée. A la maison, j'ai tout raconté à ma mère et je l'ai vue sourire.

De temps en temps, je recevais un courrier d'un ami de Novare en Sicile: il me demandait de lui trouver un travail à Domodossola pour que nous puissions nous rencontrer. J'étais très confus mais heureux que quelqu'un soit amoureux de moi. Il y avait aussi un garçon de Domodossola, mais je ne l'aimais pas: le matin il

buvait un shot de grappa et ses joues étaient toujours rouges.

Les méditations du matin m'ont montré le chemin du couvent, mais en même temps j'aimais les enfants et l'idée de fonder une famille. Je me suis confiée à la volonté de Dieu et j'ai passé les dimanches après-midi à l'oratoire à planifier les devoirs hebdomadaires de catéchisme avec mes amis. Certains dimanches, nous allions aux oratoires des villages voisins. Le trajet en bus m'a dérangé, mais le courage a surmonté quelques petites douleurs.

Le 1er mai 1954, l'ACLI et l'oratoire organisent un voyage: un pèlerinage au Sanctuaire de la Madonna di Oropa le matin et un rassemblement de l'honorable Pasteur à Biella l'après-midi. J'ai été l'un des premiers à m'inscrire avec une de mes amies et son petit ami Pierino. 2 bus pleins de jeunes sont partis. Parmi eux se trouvait un garçon blond timide que j'avais déjà vu quelque part. C'était vraiment lui: l'ouvrier de l'entreprise de construction où je téléphonais aux clients du fourreur. Pierino me l'a présenté: c'était son cousin. Pendant la journée, il ne me quittait jamais des yeux. Quand je suis rentré, j'ai dit à ma mère. Le lendemain soir je le vis sous le balcon de la chambre située au premier étage. "Maman, maman, viens voir: voilà le garçon que j'ai rencontré à Biella". Et elle avec un demi-sourire: " C'est évident qu'elle te courtise. Le lendemain soir, sortant avec un voisin, je le trouvai devant moi. Timidement, il a demandé s'il pouvait venir avec nous. Un peu hésitante, j'ai accepté. Nous avons brisé la glace en discutant de choses et d'autres. Après le quart de l'après-midi à l'usine, il me ramenait à la maison. Un soir, je l'ai pris pour le présenter à sa mère, qui l'a très bien reçu. Dans ses temps libres, il fréquente l'oratoire. À l'époque, les garçons et les filles étaient séparés, ce n'est qu'à la fin de la réunion qu'ils pouvaient se rencontrer. Nous avons également assisté aux réunions de

l'ACLI.

Bien que ma mère soit venue de Sicile, où deux garçons qui s'aimaient ne pouvaient pas sortir seuls, elle nous a fait confiance et nous avons commencé un voyage serein. Giuse m'a dit qu'il avait rencontré mon papa: pour récolter un peu d'argent, étant 4 enfants et seul le papa qui travaillait, étant gamin il faisait quelques courses pour les financiers de la caserne à quelques pas de chez lui. Parfois, elle apportait leurs chaussures à mon père pour qu'elles soient réparées. J'ai écouté avec plaisir.

Il m'a dit autre chose: lorsque je passais par Rome le 16 septembre 1950 pour rejoindre Domodossola, nous nous sommes rencontrés virtuellement. Giuse, comme je l'appelle encore, était arrivé à bicyclette pour l'année sainte. Un voyage aventureux: il avait quitté Domodossola en compagnie d'un prêtre de la vallée qui pédalait vite avec des chaussures de montagne. Il était presque impossible de le suivre. Il ne s'est arrêté que lorsqu'il a vu un potager pour prendre de la salade. A mi-chemin, Giuse resta seul. En chemin, il a trouvé un colporteur avec un vieux vélo plein de bric-à-brac à vendre. Ils ont tenu compagnie jusqu'à Rome.

Août est venu. L'usine fermait pour les vacances et j'ai décidé d'aller voir ma sœur Rosa qui était dans les collines du lac de Mergozzo pour une convalescence. J'ai demandé aux religieuses qui tenaient la maison de m'arrêter quelques jours. Je venais de mentionner cette idée à Giuse. Il y avait d'autres filles dans la maison en vacances. Parmi eux la nièce esthéticienne d'une religieuse. Le 15 au matin, fête de l'Assomption, il nous a appelés dans sa chambre après la messe pour pratiquer. Elle remplissait nos visages de diverses crèmes, mascaras et rouges à lèvres: nous ressemblions à des statues de cire. Au déjeuner, la nonne tante a appelé sa nièce: ce n'était pas vrai qu'elle nous traitait

ainsi.

L'après-midi, regardant le lac par la fenêtre, j'ai vu apparaître Giuse. Je ne voulais pas être vu avec ce visage de porcelaine. En me voyant à la porte, il a failli ne pas me reconnaître. Je m'excusai en expliquant qu'il s'agissait d'une expérience et que les autres filles avaient également été transformées. L'après-midi nous nous sommes promenés dans le jardin de la maison. Vers le soir, il me dit au revoir: " A bientôt, à Domodossola, mais avec un visage propre et frais comme avant ".

Chapitre Douze - Violettes



Une fois les deux semaines de vacances terminées, j'ai repris le travail à l'usine sur le poste de 13 h à 21 h. En enfilant les bobines dans les broches des machines, j'ai pensé à Giuse, mais en même temps je ne l'ai pas fait. vraiment envie de le voir. À 21 ans, la sirène a retenti et mon cœur s'est mis à battre la chamade. Après avoir tamponné la mallette, en sortant de la porte, j'ai vu un vélo dans la pénombre. C'était vraiment lui: il est venu vers moi, m'a timidement regardé en face et m'a dit: "Tu me plais si simple". Il m'a fait asseoir sur le baril du vélo et m'a ramené à la maison. Nous avons échangé un simple salut de bonne nuit. Cela arrivait presque tous les jours. Le dimanche après-midi, nous avons fait quelques balades à vélo dans les villages voisins. Un jour, il m'a emmené chez lui pour me présenter son père et sa mère, ses deux sœurs et un frère. Petit à petit elle m'a aussi présenté ses oncles et cousins comme une amie.

Quand ma mère nous a vus du balcon, elle nous a fait monter à la maison. Alors qu'elle adorait ce garçon, j'étais très indécis. Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, jour de mon nom, la cloche a sonné. C'est le fleuriste qui m'a tendu un bouquet

d'œillets rouges. "Maman, Giuse m'a envoyé des salutations!". Quelle déception en ouvrant la carte: ce n'était pas lui, mais un garçon de 14 ans rencontré par hasard. Il disait "Je t'aime" avec une signature. Peut-être qu'il pensait que j'avais son âge.

La veille de Noël, Giuse s'est présenté avec un grand vase coloré rempli de chocolats et une carte de vœux. Je l'ai remercié et nous sommes allés ensemble à la messe de minuit. En rentrant chez lui, il m'a dit: "Demain, je dois aller avec la famille pour déjeuner avec des parents. A bientôt à Santo Stefano". Le 26 au matin j'ai dit à ma mère "je ne sortirai plus avec ce garçon, je lui rends le vase, je ne veux pas d'engagements". Et elle d'un air sévère: "Tu es fou, tu aurais pu le faire si je n'avais pas déjà mangé les chocolats".

Les jours suivants, Giuse est venue comme d'habitude me chercher au travail. Dans le tronçon de route à pied ou sur le baril du vélo je lui parlais à peine. Le jour de l'an 1955, je suis allé à la messe. Il était là aussi et m'a finalement ramené à la maison. A la porte, il m'a dit: "Pouvons-nous savoir ce que tu as en tête pour me faire souffrir ainsi ? ", et une larme lui a échappé. Cette goutte a débordé du vase et je lui ai adressé un sourire. Il m'a fait un bisou et m'a dit: "Cet après-midi je viendrai te chercher pour aller aux vêpres au Mont du Calvaire. Après les vêpres un film sera projeté au club ACLI". J'ai accepté et nous nous sommes dit au revoir. Je l'ai signalé à la maison et ma mère m'a dit joyeusement: "Tu ne retrouveras plus jamais un bon garçon comme ça".

A 14h00 nous partons pour le Calvaire par le chemin muletier avec les chapelles de la Via Crucis. Une fois au Sanctuaire, nous avons chanté vêpres et après la bénédiction nous sommes allés au club. Je ne me souviens pas du titre du film, mais c'était très ennuyeux, alors j'ai proposé de retourner en ville au cinéma

Catena, où nous avons pu profiter d'un meilleur film, appelé "Violette".

En avril, parcourant la vallée de Vigizzo et les Centovalli en petit train, nous sommes allés avec ses parents au festival des chars fleuris à Locarno. Nous avons rencontré le parrain de Giuse, qui m'a présenté comme une "petite amie". Il a mis ses mains dans ses poches et a sorti 10 francs suisses de son portefeuille, les a donnés à Giuse et a dit "Bon, quand est-ce que tu te maries ?". On s'est regardé, on n'en avait jamais parlé.

Dans les jours suivants, nous avons commencé à cultiver l'idée du mariage. On en parlait aussi à la maison. Maman se réjouissait mais en même temps il y avait peu de possibilités financières. Petit à petit nous avons acheté des draps et du linge. Nous n'avions pas de besoins particuliers. Nous sommes partis à la recherche d'un petit appartement modeste. Nous l'avons trouvé dans l'ancien quartier de Motta et avons donc fixé le jour du mariage: lundi 19 septembre. Je suis allée avec ma mère à la boutique de tissus Panzarasa pour acheter la dentelle de la robe de mariée et je l'ai apportée à Signora Tilde, la fourrière, qui m'avait toujours promis qu'elle la ferait avec amour.

A la mairie pour les bans de mariage ma mère devait signer car j'étais encore mineur. Même les parents de Giuse étaient heureux. Dans la paroisse, Monseigneur Pellanda nous a dit de belles paroles d'encouragement: " Restez toujours modestes avec tant de foi pour affronter les joies et les peines que la vie nous réserve. Je vous laisserai trouver le chemin rouge le long de la nef ".

Nous avons dû préparer la liste des parents et amis pour livrer les faveurs de mariage comme d'habitude. Très peu d'invités. La mère de Giuse a dit "Deux par famille". Peu à peu, nous avons atteint 35 personnes. Témoins choisis: oncle Carmelo di Giuse et

pour moi Pierino, l'architecte de notre rencontre. Une semaine avant le mariage, l'oratoire des hommes dirigé par Don Giuseppe Briacca nous a préparé une fête. Maître Furiga a peint une image de salutations sur le tableau noir et a créé un parchemin avec la liste d'amis. Il y avait aussi une table couverte de pâtisseries et de sodas. Il n'y avait jamais eu de fête comme celle-là à l'oratoire. La collégiale des Saints Gervasio et Protasio était en cours de rénovation et le trottoir était plein de gravats et de pierres, mais certaines femmes volontaires ont fait tout leur possible pour la nettoyer en l'honneur de Giuseppe et Concetta.

Le 16 septembre, Zizi et Micherillo arrivèrent, émus car Concettina se mariait et il devait l'accompagner à l'autel à la place de son père qui n'était plus là.

Entre-temps, de petits cadeaux sont arrivés: une cafetière, un moulin à café, de petits verres à liqueur, des ensembles de soucoupes et de couverts des parents et amis qui avaient reçu la faveur, un ensemble d'ustensiles de cuisine de Pierino et de ses oncles. L'Action Catholique des Femmes nous a donné une photo de chevet avec la Sainte Famille, l'assistant Don Benetti un magnifique vase vert pour les fleurs avec des décorations en argent.

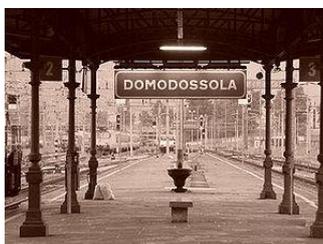
La nuit précédente a été longue. J'ai pensé à maman qui restait avec trois enfants encore jeunes et avec peu de ressources. " Tu as peu de foi, l'école oratoire ne t'a-t-elle pas appris qu'il y a toujours la Providence dans la vie ? " me disais-je. Le lundi 19, je me suis levé à sept heures. Signora Tilde est arrivée dans la robe de dentelle. Elle m'a habillée et a ajusté le voile que j'avais acheté à Milan. A 9h le taxi est arrivé pour m'emmener à l'église. J'étais confus, j'ai trouvé une mer de gens qui me regardaient. Giuse m'attendait déjà à l'autel avec un bouquet de fleurs d'oranger, accompagnée de sa sœur Rosa car la mère Olimpia

aurait été trop excitée à l'idée que son premier enfant se marie. Je l'ai rejoint accompagné de l'oncle Micherillo sur le tapis rouge.

La messe a commencé. Monseigneur Pellanda était également excité. Je me souviens d'une homélie encourageante, de la bénédiction des anneaux, de la promesse de fidélité pour la vie et, à la fin de la cérémonie, des signatures. En partant, la mère de Pierino, qui à ce moment-là devint aussi ma tante, posa sur ma poitrine l'insigne des femmes d'Azione Cattolica.



Chapitre treize - Nouvelle vie



Après la célébration dans l'église, des rafraîchissements ont suivi au bar Grandazzi de la via Castellazzo. Entre un baiser et l'autre, nous avons eu un apéritif pour les invités avec des pizzas et des pâtisseries. Un salut et un bisou spécial aux beaux-parents Olimpia et Armando qui étaient allés avec maman chercher la valise, puis ont couru à la gare pour prendre le train de 12h15 pour leur lune de miel.

Maman pleurait amèrement. Nous sommes entrés dans le compartiment. Le chef de gare annonça le départ avec son sifflet tandis que Giuse et moi nous penchions par la fenêtre pour un dernier adieu. L'aventure de notre vie a commencé.

Une fois à Florence, nous nous dirigeâmes vers l'hôtel indiqué par Signora Tilde, la fourrière. À la grande entrée, nous avons été accueillis par de la musique, puis le majordome nous a conduits dans la chambre au troisième étage. Pour nous, tout était nouveau, même dormir dans un lit double.

Le premier jour, nous avons visité la ville, le second nous sommes allés à Piazzale Michelangelo où vous pouviez admirer tout Florence. Nous avons pris quelques photos: l'appareil photo de Giuse avec une pellicule pouvait prendre huit photos en noir et blanc.

Le troisième jour départ pour Rome. L'hôtel était plus modeste car l'argent mis de côté avec des sacrifices devait suffire. Nous nous sommes arrêtés quelques jours pour visiter les quatre basiliques que Giuse avait vues l'année sainte et la fontaine de Trevi. Nous sommes également retournés à la fontaine Esedra, celle de la fameuse nuit de 1953 où Signora Grazia était tombée sous le train.

Le moment est venu de partir pour la Sicile. Après un long voyage, le train est arrivé en Calabre et enfin de Villa San Giovanni, nous avons pu voir la Sicile. Giuse savourait ces instants: le train en train d'être chargé sur le ferry-boat, la Madonnina en haut à l'entrée du port de Messine.

A la gare, l'oncle Carmelo, le frère de la mère, nous attendait avec sa femme Gaetana et ses filles Rosetta et Antonietta.

Ils nous ont accueillis comme deux princes. Nous nous sommes arrêtés deux jours pour visiter Messine: l'horloge de la cathédrale que j'avais vue enfant, la Madonna di Montalto et d'autres très belles places.

Il n'y avait qu'un seul défaut dans cette maison: à l'heure du dîner, oncles et cousins se déguisaient et au lieu de s'asseoir à table ils disaient: " Allons nous promener le long de la mer ". Giuse et moi, résignés, avons eu un petit creux. Vers 23 heures, nous sommes rentrés chez nous et ma tante a commencé à cuisiner. Un soir, il a mis les escargots avec leurs coquilles dans la sauce, mais ce qui compte, c'est l'affection, pas les habitudes.

Le troisième jour, ils nous ont accompagnés au train avec quelques larmes. L'oncle Micherillo était à la gare de Terme Vigliatore avec le chauffeur de taxi pour rejoindre Novare. Zizi, zia Maricchia et zia Peppina nous attendaient dans le village. Il semblait bien que les princes de Domodossola arrivaient.

Le lendemain, nous sommes allés à Badiavecchia pour rendre

visite à notre grand-mère paternelle Concetta et aux oncles, sœurs et frères de notre père. Sur la petite place où se trouvait le bureau de tabac de ma grand-mère, de nombreux habitants du hameau qui m'avaient connu enfant s'étaient rassemblés et criaient à haute voix à d'autres personnes: " Concettina est arrivée avec son mari !

Bisous, câlins, visages rouges. Cela m'a semblé être un rêve. Cela faisait exactement cinq ans que j'avais quitté le pays.

Deux jours plus tard, le chauffeur de taxi "Cauzi i Lupu" nous a emmenés à Taormina. A midi, il nous a emmenés au restaurant, où nous avons été servis avec des gants blancs. Giuse et moi nous sommes regardés pour dire: "Est-ce que l'argent nous suffira?". Après avoir visité Taormina puis Castelmola sous une averse, vers le soir nous sommes retournés à Novare, fatigués mais satisfaits.

Le lendemain, il était déjà temps de retourner à Domodossola. Les engagements de la nouvelle vie nous attendaient.



Chapitre quatorze - Nos premiers nids

Même si j'avais déjà entrepris le voyage vers Domodossola en '50 et '53, c'était comme si je partais pour la première fois: je me dirigeais vers une nouvelle vie à deux.

Après être montés dans le train sur le ferry-boat, nous sommes montés sur la terrasse pour voir la Madonnina du port et la Sicile s'éloigner lentement.

Avec une larme, nous retournâmes à la voiture, assis sur les bancs de bois. Il n'y avait alors pas de couchettes.

Quand la nuit est venue, nous avons commencé à somnoler, le cou pendant. Parfois, nous nous levions pour regarder par la fenêtre. Dans les gares importantes, le chef de gare annonçait à haute voix le nom de la ville. A Naples, sur les trottoirs, il y avait des "Guuglioni" qui vendaient des pizzas. Astucieusement, ils ont d'abord demandé aux voyageurs de leur donner l'argent, puis le train est reparti et il leur restait de l'argent et de la pizza.

Nous approchions lentement de Milan. Dans le train pour Domodossola, j'ai ressenti l'émotion que j'avais ressentie pour la première fois 5 ans plus tôt: le lac Majeur, les montagnes de l'Ossola, les toits de pierre. Cette fois avec mon mari Giuse. Vers midi, nous arrivâmes à destination.

La maman et le papa de Giuse Armando nous attendaient. C'était une fête: s'ils avaient pu, ils auraient fait sonner les cloches.

Un déjeuner rapide avec maman Olimpia puis repos dans notre nouveau nid dans le quartier de Motta. Le lendemain, j'ai repris mon travail à l'usine et Giuse est retourné sur le chantier.

Mes pensées allaient à maman pour mon manque de soutien, mais mon directeur spirituel Don Benetti m'a encouragé à prier, m'assurant que beaucoup de gens l'aimaient. Parfois, Giuse et

moi allions déjeuner chez elle, et elle aimait ça. Entre-temps, une de mes sœurs avait trouvé un emploi en apportant un nouveau soutien à la famille.

Peu de temps après, nous avons annoncé à maman, maman Olimpia et papa Armando qu'ils deviendraient grands-parents en juillet.

Je commençais à ressentir un malaise de grossesse mais le devoir du travail m'appelait. À l'époque, les travailleurs n'étaient pas protégés comme aujourd'hui. Giuse a réussi à trouver un meilleur travail que sur le chantier de plein air: une petite fabrique d'articles en bois tels que des bouchons pour tonneaux, des outils pour démêler les écheveaux de laine et même des " paungi " (toupies en bois). Au cinquième mois, nous avons commencé la tournée des magasins à la recherche du landau pour le futur nouveau-né. La largeur était toujours supérieure à la porte d'entrée et nous avons dû décider de déménager.

A l'époque il n'y avait pas d'agences, on allait demander ça et là. La Providence nous a fait trouver un appartement au deuxième étage d'une maison de via Scapaccino, juste à côté de l'atelier du fourreur.

En peu de temps, nous avons organisé le déménagement. Nous n'étions plus au centre-ville, mais pas loin non plus, plus près de mon lieu de travail.

Le loyer mensuel était de 8 000 liras, beaucoup pour nos maigres salaires, mais l'appartement était accueillant et lumineux. Dans la cour, nous pourrions également avoir quelques mètres carrés de terrain où faire pousser des herbes aromatiques et des fleurs, ma passion.

A reçu les clés nous avons nettoyé les chambres et habillé les fenêtres avec de beaux rideaux avec des cantonnières et des rideaux de dentelle dans la cuisine. Après le déménagement, la

vie a repris normalement. Mon ventre est devenu de plus en plus évident. Un jour, une collègue m'a demandé quand je serais à la maison pour un congé de maternité et m'a conseillé d'aller chez le gynécologue. J'ai donc pris rendez-vous en privé. Le médecin m'a presque grondé d'avoir attendu trop longtemps: "Tu ne peux plus travailler après le sixième mois et tu es déjà dans le septième mois: tu as pris un risque". Le lendemain, j'ai livré le document au bureau et même le greffier a dit que j'étais naïf.

Pendant ce temps je préparais la layette en tricotant des pulls, des chemises, des chaussures et des couches à base de vieux draps que ma maman m'avait donnés.

Nous sommes également allés acheter le landau, que j'avais préparé avec des draps brodés par mes soins dans des couleurs neutres, sans savoir si c'était un garçon ou une fille. Finalement, le soir du 2 juillet, les eaux se sont rompues et, la valise déjà prête, nous sommes partis à pied vers l'hôpital. Le gynécologue qui m'avait examiné a dit à Giuse qu'il pouvait rentrer chez lui. Le travail venait de commencer et il a duré environ 20 heures. Le lendemain, elle est retournée à la maternité alors que j'attendais encore dans la salle d'accouchement.

À un moment donné, un garçon est né et l'infirmière est allée le dire au père du bébé, qui a failli tomber malade d'émotion. Au bout d'une heure, il a pu serrer dans ses bras notre premier enfant, appelé Armando du nom de son grand-père. Au bout de quelques heures, grands-parents, oncles et cousins ont également été informés. On aurait dit que c'était le premier bébé du monde entier.



Chapitre quinze - Nous remercions Dieu...

Quelques heures après l'accouchement, les infirmières de la maternité ont amené cette créature de chair et d'os dans mon lit. Ils l'ont attaché à ma poitrine. Autre que la poupée de chiffon que Zizi m'avait faite quand j'étais enfant.

Le séjour à l'hôpital était alors d'une semaine. Avant de rentrer chez eux, les gens se rendaient à l'église de l'hôpital pour la "purification", une bénédiction du prêtre.

Dans le service, tout était prêt pour rentrer à la maison, mais je commençais à avoir des vertiges. La sage-femme a pris ma température: 39. Ma poupée et moi avons dû nous arrêter encore deux jours. Enfin le jeudi 12 presque guéri nous sommes rentrés chez nous. Le dimanche 15, Armando a été emmené dans le nouveau landau aux fonts baptismaux avec son père Giuseppe, son amie la marraine Mariuccia et le parrain Basilio, un ami de l'oratoire. Je n'ai pas eu la joie d'assister à l'événement car les anciens m'ont superstitieusement conseillé de rester à la maison. Je me contentai de préparer un petit rafraîchissement.

La vie à trois était différente mais je m'en sortais plutôt bien. J'avais beaucoup de lait, le bébé grandissait et je l'emmenais chaque semaine au centre de l'enfance pour un contrôle.

Au bout de deux mois, j'ai malheureusement repris le travail à l'usine. Il n'y avait pas de jardins d'enfants à l'époque. Les grands-mères avaient accepté de s'occuper de lui une semaine chacune.

Quand j'ai travaillé le quart de six heures avant d'aller travailler, Giuse l'a emballé et l'a emmené à destination. Inconsciemment cet enfant a souffert et j'ai pleuré avec lui.

Malheureusement, je n'ai pas pu quitter mon emploi. Doucement, avec foi, nous avons continué le trio: les premiers

repas, les premiers pas ont été des choses merveilleuses. Le premier jour de la maternelle, Giuse a finalement trouvé un travail mieux rémunéré. Pendant quelques années, il a été concierge à l'école primaire, puis il a été appelé à la mairie pour occuper le poste de messenger conciliateur.

Ainsi une fenêtre s'est créée pour quitter mon travail à l'usine et me consacrer à l'enfant en attendant de lui donner un petit frère. Le 17 août 1962, nous avons été acclamés par la naissance de notre deuxième enfant. Luciano avait la peau claire avec des cheveux blonds, à l'opposé d'Armando. Un conte de fées. Le dimanche 26, il a été baptisé avec son père Giuse, sa cousine Mariuccia et Antonio, le frère du parrain Giuse. Encore une fois, j'ai dû rester à la maison. Après le congé maternité, j'ai quitté mon travail pour me consacrer à deux beaux enfants.

Le 1er octobre 1962, Armando avec un tablier bleu et une sacoche sur l'épaule a commencé la première année. Nous l'avons confié avec quelques larmes au professeur Leopardi.

Dans la même période, le maire de Domodossola convoqua Giuse pour lui proposer un logement au deuxième étage de la mairie, qui resta vacant lorsque le messenger municipal se retira. En quelques jours nous avons organisé le déménagement. Au centre nous avons tout le confort. Le soir, fermée la grande porte, nous étions les maîtres de la ville. Nous pouvions confortablement regarder les manifestations depuis le balcon du bureau du maire. De nos fenêtres, nous pouvions voir une partie du marché avec une tradition séculaire.

Pendant ce temps, Luciano faisait ses premiers pas: il était devenu la mascotte des employés de la Ville.

Pour compléter le salaire de Giuse, je voulais inventer un métier. J'ai commencé à habiller les fenêtres, les lits et les oreillers pour des amis. La nouvelle s'est répandue et je suis

devenue la "dame des tentes". Giuse dans son temps libre a appris à préparer le montage des tringles à rideaux et Dieu merci, nous avons pu profiter d'une vie plus confortable.

Le 1er octobre 1968, Luciano a également commencé l'école avec l'enseignante Luisa Cerri.

Le temps a passé vite. En été, nous sommes allés en vacances en Italie avec la tente de camping. Parfois jusqu'en Sicile dans ma ville natale.

En juillet 1973, nous étions en camping dans le Val d'Aoste et j'ai commencé à avoir les premiers symptômes de grossesse. Le 16 février 1974, la petite sœur Daniela est arrivée pour Armando qui avait presque dix-huit ans et Luciano qui avait douze ans. C'était la période du carnaval et les gens qui regardaient le ruban rose sur la porte de la mairie pensaient que c'était une blague. Le curé nous a conseillé de célébrer le baptême la nuit de Pâques, marraine de notre amie Gianna et parrain de l'oncle acquis Benito.

Oubliez les superstitions, cette fois j'ai moi aussi participé à l'événement dans la nuit du 13 avril. Le lendemain, à l'oratoire, il y avait cent invités pour des rafraîchissements.

Daniela a également grandi et nous sommes maintenant vieux. Nos trois enfants nous ont donné 7 petits-enfants: Stefano, Virginia, Greta, Lorenzo, Rebecca, Letizia et Matteo.

L'histoire se termine. Le 19 septembre 2015, Giuse et moi avons fêté nos 60 ans ensemble.

Nous remercions Dieu, Notre-Dame et tous ceux qui nous ont aimés.



Mazza Concetta Maglio, née à Novara di Sicilia le 18 avril 1936.

Indice

1. La maison paternelle	7
2. Hors de ce monde	15
3. Jouez dans le sable	27
4. Pétrole, toiles d'araignées et mauvais œil	38
5. Les hiboux	45
6. Vossia pardonne-moi (Starlight)	51
7. Émilie	59
8. Le vol des hirondelles	64
9. La porte du ciel	71
10. La belle tusa	77
11. Visage de porcelaine	81
12. Violettes	85
13. Nouvelle vie	90
14. Nos premiers nids	93
15. Dieu merci...	97

